JOHN T. SAYWELL
YORK UNIVERSITY

BIBLIOTHEQUE
CANADIENNE

1944

VOLUME I

5 CENTINS

QUAND LES GRENOUILLES AURONT DES QUEUES

RÉCIT PAR A.-N. MONTPETIT

LE LAC DE BELOEIL

LÉGENDE

LE SACRIFICE DU SAUVAGE

NOUVELLE INDIENNE

IMPRIMERIE BILAUDEAU, éditeurs
MONTRÉAL, 71-73, rue des Commissaires

LE MANOIR MYSTÉRIEUX

OU

LES VICTIMES DE L'AMBITION

Roman historique canadien d'nn intérêt palpitant.

Par FRÉDÉRIC HOUDE.

"Le Manoir Mystérieux" évoque l'histoire de l'avant dernière décade de la domination française au Canada. Gilles Hocquart, intendant de la colonie, de 1731 à 1748, est le héros du roman. L'intrigue se déroule entre Louiseville, Trois-Rivières et Québec dans une succession d'incidents qui amènent le dénouement fatal, et le châtiment des ambitieux, qui ont tout sacrifié pour parvenir : honneur, amour et patrie. Il n'est rien de touchant comme le martyre de cette admirable et noble Joséphine Pezard de la Touche que l'ambition d'un mari condamne à la folie et conduit à la mort.

Le doigt de Dieu était là pour punir Hocquart et son mauvais génie, Deschesnaux. Ce roman fait bien connaître les mœurs et coutumes du " bon vieux temps."

L'auteur, Frédéric Houde, est né à Louiseville en 1847. En 1879, il est propriétaire et directeur du " Nouveau-Monde " de Montréal, premier journal quotidien vendu à un sou, et du " Foyer Canadien" de Saint-Albans. A la même époque il est le député de Maskinongé aux Communes. Il mourut en 1884, à l'âge de 37 ans, à la veille de donner tout ce que son talent et son travail pouvaient faire attendre de lui.

M. Casimir Hébert, le sympathique libraire et linguiste, a écrit une préface intéressante à lire.

Le roman forme un volume in-12 de 250 p. p., sur un bon papier, avec couvert de luxe ; on y trouve les portraits de Frédéric Houde et de l'intendant Hocquart.

En vente chez les libraires au prix de 50 sous l'exemplaire.

Escompte ordinaire au commerce.

IMPRIMERIE BILAUDEAU,

71-73 rue des Commissaires, MONTRÉAL.

BIBLIOTHEQUE
CANADIENNE

QUAND LES GRENOUILLES AURONT DES QUEUES

RÉCIT PAR

A.-N. MONTPETIT

LE LAC DE BELOEIL

LÉGENDE

LE SACRIFICE DU SAUVAGE

NOUVELLE INDIENNE

MONTRÉAL
Imprimerie Bilaudeau, éditeurs
71-73, rue des Commissaires

LA BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE

—o—

La littérature canadienne existe puisqu'on discute sa valeur. Sans doute, nous n'avons pas de chefs-d'œuvre à prêter, mais le jour où les dénigreurs de la race se mettront sérieusement à pondre, nous aurons beaucoup de chefs-d'œuvre—à leur goût.

En attendant l'âge d'or de notre littérature, l'Imprimerie Bilaudeau publiera sous le titre général de "Bibliothèque Canadienne" une série de petits volumes à la moyenne d'un par mois, pour faire connaître les œuvres littéraires de nos principaux auteurs.

Le choix irréprochable des sujets rendra cette "Bibliothèque" particulièrement attrayante pour la jeunesse. Elle y trouvera une peinture fidèle des mœurs et des coutumes de notre race, de fortes leçons historiques, l'amour du sol natal et de toutes nos traditions.

Le prochain volume contiendra plusieurs nouvelles captivantes, entre autres:

LE SORCIER DE L'ILE D'ANTICOSTI, AU PAYS DE LA LOUISIANE.

Droits réservés, Canada, 1914.

L'ETRENNE DU BONBON

Voulez-vous du bonbon la meilleure recette?
Choississez un ami, coeur franc, bouche discrète,
Ferme dans sa croyance et chaste dans ses goûts,
Qui vous précède au ciel ou s'y rende après vous,
Un ami se taisant, s'il n'a du bien à dire,
Que votre joie enchante et votre peine attire;
Saupoudrez-le d'entrain, d'esprit et de bon ton;
Vous aurez là du bon,
Vous aurez du bonbon.

Prenez femme chrétienne, active en son ménage,
Belle de la beauté qui ne craint rien de l'âge;
Formez des serviteurs, jamais abandonnés,
Retrouvant dans vos soins les soins qu'ils ont donnés.
Jugez tout sur le fond, non sur les étiquettes;
Achetez lentement, payez vite vos dettes;
Dans un ordre parfait tenez votre maison:
Vous aurez là du bon,
Vous aurez du bonbon.

Comptez peu sur autrui, mais beaucoup sur vous-même;
Apprendre à se suffire est le meilleur système.
N'enflez pas vos succès, taisez-vous sur vos maux;
Cachez bien vos vertus, corrigez vos défauts.
De faits nobles et grands meublant votre mémoire,
Cherchez les beaux côtés des leçons de l'histoire;
Si vous savez unir le coeur et la raison,
Vous aurez là du bon,
Vous aurez du bonbon.

Qui sait vivre, ménage avec intelligence
Le nécessaire au corps, à l'âme l'abondance.
Seigneur, notre bien-être est un désir permis,
A partager nos biens si le pauvre est admis.

Ayez un logis sain, des meubles confortables,
Le sommeil dans vos lits, l'appétit à vos tables,
La paix dans l'antichambre et l'esprit au salon;
Vous aurez là du bon,
Vous aurez du bonbon.

Ah! qu'on ne trouve pas ma muse trop sévère
En ces jours de gaîté bruyante et mensongère;
Le sage, en s'amusant, doit aussi réfléchir;
Une faute évitée évite un repentir.
Moins le coeur est troublé, plus la joie est complète,
Le plaisir sans excès rend la santé parfaite,
Et conserve nos dents solides au menton,
Pour croquer tout de bon,
Pour croquer le bonbon.

DESTINEE

Comme la vie est faite! et que le train du monde
Nous pousse aveuglément en des chemins divers!
Pareil au Juif maudit, l'un, par tout l'univers,
Promène sans repos sa course vagabonde.

L'autre, vrai docteur Faust, baigné d'ombre profonde,
Auprès de sa croisée étroite, à carreaux verts,
Poursuit de son fauteuil quelques rêves amers,
Et dans l'âme sans fond laisse filer la sonde.

Eh bien! celui qui court, sur la terre était né
Pour vivre au coin du feu; le foyer, la famille,
C'était son voeu; mais Dieu ne l'a pas couronné.

Et l'autre qui n'a vu du ciel que ce qui brille
Par le trou du volet, était le voyageur.
Ils ont passé tous deux à côté du bonheur.

T. GAUTHIER.

Quand les Grenouilles auront des queues

I

LE BON VIEUX TEMPS

Le père Giroux était jadis un bon cultivateur du Côteau Landing.

Il avait sous les pieds plusieurs bonnes et belles terres, et dans une vieille tuque bleue logée dans un coin de sa paillasse, dans sa bourse de cuir de chevreuil, jaunie au contact de *sa blague* et jusque dans un bas de la *bonne femme,* il y avait de bons et nombreux écus, bien trébuchants, étoilés de plus d'une pièce d'or.

Le père Giroux vivait au temps où, garçon, on allait " voir les filles " à pied, sans compter les milles ni même les lieues. Les nerfs étaient fermes, le cœur léger et hardi.

On était fier d'un capot d'étoffe *(petite étoffe),* d'une chemise de *coton barré* et d'un épais fichu de soie.

On faisait le trajet en *souliers de boeuf,* portant précieusement dans son mouchoir une paire de bottes ou de lourds souliers français. Au coin d'une haie voisine de la demeure de sa belle, on changeait de souliers pour la veillée.

Une fois marié, on se munissait d'un métier à tisser la laine et le chanvre; on se coiffait d'une tuque en guise de chapeau, et les souliers *français* bien luisants prenaient place sur la dernière étagère de l'armoire pour n'en descendre qu'une ou deux fois l'année.

Le dimanche, mari, femme, enfants montaient dans une *grand'charrette,* aux jantes larges de six pouces et sans ferrure, que traînait un cheval et quel-

quefois un bœuf, et on se rendait ainsi à l'église implorer les bénédictions du bon Dieu.

Comme le bon Dieu devait les bénir avec plaisir, ces braves gens au cœur droit et pur qui passaient toute leur vie sous son regard, dans l'exercice de leur état et dans l'accomplissement des saints devoirs de la religion et de la famllie!

Toute leur ambition se bornait à bien élever leurs enfants et à les établir avantageusement.

Lorsque devenus vieux, ils voyaient leurs fils sur leurs traces, élevant leurs familles comme ils avaient été élevés eux-mêmes; ils remerciaient la Providence d'avoir comblé ainsi leur vie de bonheur.

Ils s'éteignaient dans les bras de ces enfants bien-aimés et les bénissant avec larmes, mais en souriant au ciel qui s'ouvrait au-dessus de leur chevet.

Hélas! que nous sommes loin de là. Combien ils sont rares ceux qui vivent et meurent ainsi maintenant!

II

LE PAYS DE L'OR

C'était en 1849.

Le père Giroux avait deux fils, Moïse et Léon, à qui il comptait remettre bientôt les mancherons de sa charrue.

Quoique relativement jeune encore, et plein de vigueur, il songeait déjà à se retirer dans cette douce quiétude d'esprit et de corps qu'on appelle *vivre de ses rentes,* et à passer la boule, comme il le disait, aux mains de ses enfants.

L'aîné des deux, Moïse, répondait de son mieux aux vues de son père. Actif, laborieux, il s'était attaché au sol qui le nourrissait et jamais il n'avait levé son regard au-delà des limites de la terre paternelle.

Il n'en était pas de même de Léon; celui-là avait appris à lire et à écrire, avait frayé avec plusieurs jeunes commis du village; il lisait les journaux et tenait par là l'oreille ouverte à tous les bruits que la fortune sème sur ses pas.

A cette époque, le seul nom de "Californie" troublait la tête, tourmentait l'imagination de tous les rêves de la richesse et du luxe.

Les jeunes gens, les pères de familles mêmes, partaient par vingtaines et se dirigeaient vers ce pays, où la poussière des chemins était de l'or.

Léon, toujours rêveur, soucieux, travaillait à la terre sans aucun goût. La bêche lui pesait aux mains.

Souvent, on le surprenait debout et immobile, au milieu d'une rigole qu'il était occupé à creuser. Des demi-journées entières s'écoulaient et il avait à peine donné quelques coups de bèche.

Le père le gourmandait et le traitait de lâche; mais la mère répondait pour lui.

—Tu sais bien pourtant qu'il est bon enfant, qu'il a du cœur, ce pauvre Léon. Il est jeune, et puis il grandit si vite; il n'a pas la force d'un homme, tu devrais comprendre cela.

—Pas la force d'un homme? Eh, bon Dieu! à son âge, je faisais mes trois arpents de fossé dans ma journée et je tenais la première planche dans les récoltes. J'aurais bien voulu voir que quelqu'un se serait avisé de mettre le nez devant moi. Il en aurait sué des gouttes d'eau chaude celui-là.

" Tiens, pauvre vieille, tu as beau prendre sa part et le défendre, tu ne m'empêcheras pas de croire qu'il ne fera qu'un bon à rien. Il a des amis, des sauteurs de comptoirs, des avocats, qui lui ont fourré de mauvaises idées en tête. Je ne serais pas surpris qu'un jour ou l'autre il me demanderait de l'argent pour partir.

—Partir! et pour où aller?

—Tu ne sors pas beaucoup, toi, pauvre vieille, tu ne sais pas ce qui se dit dans le pays et de quoi il en retourne en ce moment-ci, dans le village et à la ville surtout. Tout le monde a la tête à l'envers. Les gazettes parlent d'un pays où on ramasse l'or à la pelle. Il y en a dans la terre, à toutes les profondeurs, par lits, par couches, par cailloux. Une pierre de ce pays-là, au dire de plusieurs, vaut mieux qu'une de nos plus belles terres. Eh bien, chère femme, je suis presque sûr que Léon a envie de partir pour cet endroit qu'on appelle la Californie.

—Est-ce que c'est bien loin ce pays-là?

—Loin! oh! c'est presqu'au bout du monde; c'est à des centaines et des milliers de lieues d'ici.

—Quoi, c'est plus loin que l'Amérique?

—Plus loin que l'Amérique! mais quand je te dis qu'il y a plus de mille lieues à faire pour s'y rendre. Plus loin que l'Amérique! mais ceux qui en sont revenus ont passé deux mois sur une mer, trois mois sur une autre et cinq semaines sur terre, pour traverser un pays inhabitable, où la fièvre, les serpents et les bêtes sauvages vous emportent les hommes par milliers.

—Oh! mais c'est impossible, Léon n'a jamais pensé à aller par là.

—Il n'y a que trop pensé, ma chère amie, il ne pense qu'à cela. Hier, par exemple, si je n'avais pas été au champ, il estropiait le cheval gris sur la herse. Cette pauvre bête était rendue à la clôture du trait-quarré et il lui criait toujours "marche donc grison". Le cheval, qui est franc, tirait à plein collier, voulait avancer, mais il se rebiffait en face de la clôture; si bien qu'à la fin il s'est embarrassé dans ses traits, la herse s'est renversée, et si par malheur, il était tombé dessus, il aurait été hors de service pour toute sa vie.

Une chance que j'étais là et que j'ai crié à temps pour le calmer. Quand je suis accouru pour le dépêtrer, Léon avait l'air d'un homme qu'on a réveillé en sursaut; je l'ai grondé pas mal fort; mais il a continué à herser en bougonnant sans rien répondre.

Cette nuit, la tête m'a trotté longtemps à cause de cela; j'ai réfléchi encore aujourd'hui et j'en suis venu à me dire que s'il me demande sa carte de route, je ne la lui refuserai pas.

—Quoi, tu le laisserais aller, et tu dis que c'est au bout du monde, cette Californie. Ah! tu n'aimes pas tes enfants..... mille lieues! Et puis, pas de parents..... pas d'amis..... pas de prêtres..... S'il allait mourir là..... Oh! non, non, jamais! jamais! tu as plus de cœur que cela!

La mère sanglotait, pendant que le père Giroux, après avoir arpenté la chambre de long en large, s'éloignait en disant:

S'il ne me le demande pas, je ne lui offrirai pas, bien entendu; mais s'il l'a dans la tête, je le laisserai partir. Après tout, tant loin que ce soit, on peut en revenir, puisqu'il y en a déjà plusieurs qui en sont revenus.

III

DÉCISION DE DÉPART

De la chambre voisine, Léon avait tout entendu. Ce qu'avait dit M. Giroux, tout en l'humiliant, lui avait donné le courage et la force de parler.

Aussi, dès le lendemain, abordant le brave homme, d'un air soumis et attristé, il lui fit part de son projet trop réel d'aller en Californie.

—Tu ne m'apprends rien, répondit le père, je le savais depuis longtemps; mais as-tu songé à la peine que tu vas causer à ta mère?

—Oh! je reviendrai! Deux ou trois ans, ce n'est pas si long après tout.

—A ton âge, oui, ce n'est pas long, mais à notre âge, à nous, c'est bien différent, va! Et puis, qu'est-ce que tu vas aller faire là?

—Travailler, à creuser la terre, chercher de l'or —faire comme les autres, enfin, et revenir riche.

—Travailler, creuser, c'est bon à dire; mais toi qui ne peux même pas faire une rigole, comment pourras-tu percer des puits, fendre des pierres, faire le lavage et tout le tracas du métier. Tiens, mon garçon, je consens à ce que tu partes, mais je ne compte pas que tu fasses jamais fortune, pas plus là-bas qu'ici.

—Et pourquoi pas, s'il vous plaît?

—Mon cher garçon, je te connais et je t'ai jugé depuis longtemps. Souviens-toi de ce que je te dis-là:

"Tu ne feras d'argent, toi, que *quand les grenouilles auront des queues.*"

Le père Giroux paraissait animé en disant cela.

IV

EN ROUTE POUR LA CALIFORNIE

Peu de jours après cette courte altercation, Léon Giroux, muni de deux cents piastres que lui avait données son père et de cinquante autres que sa mère lui avait glissées sous main, s'embarquait à New-York, à bord d'un voilier, en route pour la Californie.

Dans le vieux navire se rencontrèrent une vingtaine d'autres Canadiens, presque tous des jeunes gens, aux formes athlétiques, à l'âme ardente, à l'esprit aventureux, qui trouvaient que leur père avait le pas trop lent et qui voulaient d'un seul bond tenter d'arriver au faîte de la prospérité.

Nouveaux Argonautes, ils s'en allaient, le cœur rempli d'espérance, à la recherche d'une autre toison d'or.

Beau voyage que celui-là, beau voyage au départ, beau voyage jusqu'à l'isthme de Panama: Les misères trop réelles se noyaient dans des rêves d'or.

Léon Giroux se lia bientôt d'amitié avec Roger Daoust, jeune médecin plein d'avenir, frère de Charles Daoust, (1) ce brillant écrivain que nous venons de perdre; mais il n'eut le temps de le connaître que pour le mieux regretter.

Ce beau jeune homme, tant aimé, tant admiré parmi les Canadiens, ne devait pas arriver au terme du voyage. La fièvre le saisit en traversant l'isthme et il expirait pendant le trajet de Panama à San-Francisco.

On enveloppa son corps dans une toile grossière, un sac de sable fut fixé sous ses pieds, on le hissa sur la planche fatale inclinée vers le gouffre.

M. Chs Rapin, de Beauharnois, lui chanta un *libera* souvent interrompu par des sanglots puis d'un coup de bascule imprimé à la planche, il disparut à jamais dans l'abîme sans fond.

Les yeux des passagers restèrent longtemps fixés sur le point de la mer où ils venaient de le voir disparaître. L'onde calme et unie s'étendait au loin sous leurs yeux, sombre comme un linceul.

Une troupe de requins affamés se jouaient dans le sillage du navire.

La mort en mer est une mort complète; elle ne laisse rien après elle.

Après la chute vient l'engloutissement, au fond du gouffre même s'ouvre un autre gouffre inattendu; l'âme s'élève dans l'immensité de l'espace, le corps s'abîme dans l'immensité des profondeurs.

Que reste-t-il après cela? quelques larmes dans

---

(1) Charles Daoust mourut le 27 février 1868 et ce récit fut écrit peu après; il était né à Beauharnois le 26 janvier 1825.—*Note édit.*

les yeux des amis au départ de l'âme, quelques flocons d'écume sur la vague au départ du corps.

Le marin peut se faire à cette mort, il est convenu avec la mer qu'un jour ou l'autre il lui donnera son corps—mais il n'en est pas de même de nous. Il nous en coûte de mourir ainsi tout entiers.

Avoir une place au cimetière, marquée par une humble pierre ou par une petite croix de bois, il nous semble que c'est être encore quelque chose, c'est presque la vie.

V

TRISTE NOUVELLE

A quelques mois de là cette triste nouvelle de la mort de Roger parvint jusqu'ici. Pendant quelques jours on réussit à la cacher à sa bonne mère, mais elle en surprit bientôt le secret dans les yeux de son fils Charles.

Vainement, celui-ci s'efforça d'atténuer le coup terrible... la pauvre mère tomba comme foudroyée en s'écriant.

"Roger est mort, je meurs moi aussi."

Ce furent ses dernières paroles.

On sait que Charles Daoust (1) a été un avocat distingué du barreau de Montréal, qu'il a été un orateur politique richement doué, un écrivain éminent, mais ce que l'on sait moins c'est qu'il était l'un de nos meilleurs poètes.

Il avait publié, en 1845, une pièce de poésie que le "Répertoire National" a recueillie, et dans laquelle on lit l'extrait suivant:

---

(1) Charles Daoust avait pris la direction du *Pays*, en 1852. Il représenta le comté de Beauharnois de 1854 à 1858, alors qu'il se retira complètement de la politique.—*Note édit.*

Naître, vivre, mourir sans élever les yeux
Plus haut que le sillon du champ de ses aïeux,
Se mouvoir ignoré dans un coin de l'espace
Où la plus longue vie est un songe qui passe:
Telle est pour la plupart des malheureux mortels
La destinée écrite aux décrets éternels.

Né sous le ciel d'azur de la Nouvelle-France,
Des songes de bonheur ont bercé mon enfance:
Un immense désir vainement comprimé,
Chaque jour s'agrandit dans mon coeur enflammé
Comme le flot captif qui bouillonne terrible,
Si l'on met un obstacle à sa marche paisible!

Touchantes pensées, saturées d'une trop véritable amertume, nobles aspirations trop cruellement comprimées, généreuse ambition jaillissant des sources vives du talent, qu'il vous eût gaîment sacrifiées, le jour qu'il reçut dans ses bras sa mère inanimée, à l'existence calme quoiqu'ignorée du laboureur; qu'il eût enfoui ses rêves avec bonheur dans le sillon de la terre paternelle, pour pouvoir encore avec son frère partager l'amour inépuisable de la meilleure des mères.

Cette double mort devait répandre une ombre sur le reste de sa vie. Il n'a jamais été dans ses plus vigoureux essors tout ce qu'il aurait pu être.

Au revers de ses actions on peut retrouver toujours la triste image de ce frère et de cette mère si soudainement enlevés à son affection.

VI

SAN-FRANCISCO

Après que la mort et la mer eurent reçu leur victime, le vaisseau qui portait Léon Giroux, et nos autres compatriotes, arriva heureusement à San-Francisco.

Qui connaissait San-Francisco avant la décou-

verte de l'or en Californie? Qui aurait pu le connaître? Ce n'était qu'une petite ville de quelques milliers d'âmes, à demi enfouie dans une échancrure du sol mexicain.

L'océan Pacifique avait pris une bouchée dans notre globe en cet endroit. Les maisons de construction fragile ressemblaient à des tentes plutôt qu'à des demeures fixes. Elles formaient un noyau principal au plus profond de la vallée qui émerge des flancs de la Sierra-Nevada.

A droite, en gravissant la colline, un moulin, et trois ou quatre habitations largement espacées; à gauche, des bosquets vigoureusement élancés, noyant dans leur ombre quelque élégant cottage, abrité là, comme un doux regard, sous un épais sourcil; deux langues de terre s'avançant de plusieurs arpents dans la mer comme pour happer l'onde amère, et sur la crête de la plus éloignée de ces deux promontoires, une humble maison de pêcheur exposée à tous les vents et dominant une vaste étendue de la baie,—tout au bas, deux ou trois bateaux envasés, une chaloupe se berçant sur l'onde, comme une bayadère sur ses hanches, une population douce, vivant de peu dans l'abondance et jouissant en paix des dons prodigués par le plus beau ciel et le sol le plus fécond du monde,—voilà tout San-Francisco, il y a vingt ans.

Qui pourrait le connaître?

Les vaisseaux désemparés venaient bien y chercher un refuge; les naufragés en emportaient aussi quelquefois de bons souvenirs, les bateaux y jetaient à la côte de rudes pêcheurs qui s'y refaisaient le pied et le cœur, après les fatigues et les privations d'une longue saison de pêche; mais bientôt le vent et le flot emportaient tout cela et San-Francisco restait là, ignoré, caché dans un pli des rivages californiens.

A ceux qui partaient ainsi on faisait promettre de revenir, et ce doux espoir nourrissait de généreux et, très souvent, de tendres sentiments. Rarement les revoyait-on : Faut-il se fier aux vents et à la mer?

On sait que les anciens faisaient volontiers descendre leurs dieux des hauteurs de l'Olympe, pour présider à leurs travaux ou à la garde des trésors de la nation; les chrétiens leur ont emprunté cette coutume qui, de symbolique qu'elle était, est devenue purement pieuse.

Les Espagnols sont de tous les peuples modernes, ceux qui paraissent y attacher le plus d'importance. Il n'est peut-être pas un endroit du sol de l'Amérique où ils ont posé le pied qu'ils n'aient gratifié d'un nom de saint, de sainte ou de quelqu'objet voué à la vénération par le culte catholique.

Le Mexique entr'autres pays est presqu'entièrement couvert de ces pieuses dénominations.

Ce peuple avide et fanatique jetait le manteau de la religion sur ses infamies, espérant par là, en dérober la vue au ciel. Il était ainsi fait qu'il baisait dévotement la croix, que formait la garde de son épée, et que de la pointe il fouillait les entrailles de ses victimes inoffensives pour y chercher de l'or.

La Californie eut aussi ses saints, comme San-Francisco, San-Joaquin, San-Pablo, Sacramento, l'attestent encore. Le spectacle de crimes, d'horreurs, d'infamies de tout genre ne devait non plus lui être épargné.

La date de la fondation de " San-Francisco " remonte au seizième siècle.

On a prétendu, pendant longtemps, que l'ordre de Saint-François avait eu l'honneur d'y établir la première mission en 1770, mais cette erreur est entièrement détruite par la relation du voyage du capitaine Drake, qui y débarquant en 1578, y trouva

les Jésuites établis et tranquilles possesseurs de cette féconde vallée, plus riche alors de ses fruits qu'elle ne l'est aujourd'hui de son or.

Lors de l'expulsion de cet ordre, José Galras, nommé commandant d'une flottille qui avait pour mission de visiter les régions de la Californie, fit un rapport favorable sur l'état du pays, et affirma en toute assurance qu'on y trouvait de l'or. L'Espagne ne parut prêter aucune attention aux observations de Galras, qui se perdirent dans ses archives.

C'est aux Etats-Unis que devait être réservée l'exploitation de ses richesses minières que dédaignait l'Espagne.

VII

GUERRE DE CONQUÊTE

La Californie ne sortit définitivement de l'ombre qu'en 1846, alors qu'une étoile du drapeau américain se fixa sur son front. Depuis cette époque l'histoire, jour par jour, a pris note de ses actes et voici ce qu'elle en dit:

Depuis longtemps les Etats-Unis enviaient au Mexique la possession de la Californie; cette contrée, par sa position, ses moyens de navigation, ses limites naturelles, et peut-être aussi par le mystère qui paraissait l'envelopper, avait attiré les vues des Américains.

La question du Texas fut en quelque sorte la mèche qui mit le feu aux poudres; le Texas était une portion du territoire mexicain, mais paraissait plutôt un désert qu'un pays habité; une colonie d'Américains vint s'y établir et bientôt après, proclama son indépendance; ce nouvel état fut reconnu par la plupart des puissances européennes.

Plus tard, les colons du Texas n'ayant pas une existence politique assez forte, voulurent se réunir aux Etats-Unis.

Le Mexique crut devoir s'opposer à cette fusion; le gouvernement des Etats-Unis l'appuya, prétendant que les habitants du Texas, par la proclamation officielle de leur indépendance, avaient le droit de s'incorporer dans une confédération qui leur offrait une garantie de durée et de prospérité.

Dès ce moment les tracasseries, les vexations, les inconvenances politiques se succédèrent, s'amoncelèrent, et la diplomatie de part et d'autre, devint provocante. Le prétexte de la guerre manquait, mais un prétexte est bien vite trouvé, lorsque les deux adversaires ont le désir de le chercher.

Le commencement des hostilités partit du camp mexicain.

Le signal étant donné, le Congrès des Etats-Unis proclama aussitôt la déclaration de la guerre contre le Mexique; ce fut au mois de mai 1846.

La lutte s'engagea d'une façon heureuse pour les Américains, qui trouvèrent dans presque tous les combats, la victoire prompte et facile.

Dès le mois de septembre, Monterey tombait en leur pouvoir, tandis que 12,000 hommes se rassemblaient pour l'expédition de Vera-Cruz, et que le général Taylor, avec une armée de 5,400 Américains mettait en déroute, le 22 février 1847, 20,000 Mexicains commandés par le général Santa-Anna, dans la plaine de Buonavista.

L'armée dirigée contre Vera-Cruz arriva devant cette ville le 9 mars; le 22 commença le bombardement, le 26, des ouvertures de capitulation furent faites et acceptées; le 29, M. Scott, général en chef du corps d'expédition, prenait possession de Vera-Cruz, faisait 2,000 prisonniers à l'ennemi, tout en lui enlevant 400 pièces de canons.

La guerre s'avança jusqu'à Mexico; mais avant d'y arriver les Américains triomphèrent sur leur passage à Serro-Gardo et s'emparèrent de Perote

et de la Puebla. Le 19 et le 20 août, ils sortirent victorieux des combats de Contreras et de Cherubusco.

C'était aux environs de Mexico, sous ses murs mêmes, qu'avaient lieu ces faits d'armes.

Un armistice fut conclu.

Mais les Américains s'apercevant bientôt que cet armistice était illusoire et n'était qu'un moyen de recruter des troupes, de recueillir des provisions de bouche et de guerre pour recommencer l'attaque, reprirent les hostilités le 7 septembre 1847.

Le lendemain se livrait la bataille del Malino del Rey, le 13 du même mois la forteresse de Chapultepec tombait au pouvoir des forces des Etats-Unis; le 14, elles prenaient possession de Mexico.

Mais les frais de guerre étaient immenses, et les vaincus dénués d'argent se trouvaient dans l'impossibilité absolue de les payer. Il fallait chercher un moyen pour arriver à ce résultat et des proportions furent échangées.

Une cession du territoire mexicain devait indemniser le gouvernement américain et cette cession s'étendait au Nouveau-Mexique et à la Californie.

C'est ainsi qu'après de longs tiraillements et d'interminables pourparlers, la Californie fut déclarée en possession légitime des Etats-Unis par le traité conclu le 2 février 1848.

Le géant américain, sorti d'une urne, comme le géant des Mille et une Nuits, prenait ainsi des proportions fantastiques. D'un pied il touchait à l'Atlantique, de l'autre à l'océan Pacifique.

Se doutait-il de la richesse du pays acquis? nous ne le croyons pas; mais la Providence qui lui voulait du bien ne tarda pas à lui en livrer le secret.

VIII

LA DÉCOUVERTE DU PRÉCIEUX MÉTAL

Deux ou trois jours après la signature du traité, dans le même mois de février 1848, un ouvrier mécanicien était occupé à jeter les fondations et à préparer la construction d'un moulin dans la partie sud de la rivière Fork-American, à la distance de 50 milles environ de la Nouvelle-Helvétie.

En travaillant, il aperçut dans le lit de la rivière un objet brillant qu'il prit d'abord pour un caillou frappé par la réverbération du soleil. Pourtant, en faisant un examen attentif du lit de la rivière, il vit le même phénomène se reproduire.

Il ne fut tranquille qu'après avoir retiré un de ces prétendus cailloux; alors seulement, il lui vint à l'esprit que c'était de l'or. Il en recueillit successivement pour une valeur d'à peu près cinquante piastres.

Aussitôt, il fit part à ses compagnons de sa découverte, qui surent si bien apprécier la valeur de ce métal, que les ouvrages de construction restèrent inachevés et que le bruit ne tarda pas à se répandre dans le pays qu'on avait découvert des ruisseaux qui roulaient de l'or.

Sur la côte, il courut bientôt des relations merveilleuses de ce nouveau Pactole, et ces relations tenaient tellement à la féerie qu'elles ne rencontrèrent, durant quelque temps, que l'incrédulité.

Cependant, les ouvriers mécaniciens apportèrent au marché une quantité considérable de poussière et de grains d'or; ce fut alors seulement que l'attention des habitants fut fixée; les doutes disparurent, la certitude les remplaça, et dans l'espace de quelques jours, une révolution s'accomplit parmi les population voisines.

Les avocats, les docteurs, les ecclésiastiques, les

fermiers, les mécaniciens, les marchands, les marins, les soldats quittèrent leurs occupations habituelles pour se jeter dans une entreprise qui promettait à chacun une fortune en quelques semaines. Des villages, des districts entiers, où naguère tout était animation, commerce, industrie, furent abandonnés à une population de femmes et d'enfants.

Une idée seule dominait toutes les autres—bêcher l'or;—c'était la pensée de toutes les têtes, c'était le cri de toutes les bouches. D'abondantes récoltes jaunissaient dans les champs, les bras manquèrent pour les recueillir; les récoltes se perdirent et des centaines d'acres furent brûlés dans les plaines, faute de moissonneurs.

Un navire abordait-il sur les côtes de la Californie, il restait bientôt à l'ancre et désemparé, tandis que le capitaine et les matelots couraient aux mines.

A Monterey, la moitié des habitations furent laissées vides; à San-Francisco, le tiers des maisons furent fermées.

Les villes ressemblaient à des déserts.

Les gages de ceux qui demeuraient atteignirent un chiffre exorbitant. A San-Francisco, les plus mauvais ouvriers du port emmagasinaient à raison d'un dollar par heure; les mécaniciens recevaient un salaire de 8 à 10 dollars par jour; les gages des garçons d'hôtel s'élevèrent à $1,500 et les commis de bureaux touchaient jusqu'à $3,000 et $4,000 d'appointements.

Le blanchissage d'une douzaine de chemises revenait à $8, et tout allait en proportion.

A Monterey, les officiers de la garnison se trouvèrent tout-à-coup sans domestiques pour les servir, et le colonel lui-même fut obligé de faire la cuisine, à son tour, afin d'avoir un plat de viande sur la table.

Dans la Californie proprement dite, la valeur des

comestibles fut portée à des taux fabuleux. Une livre de beurre et de jambon se payait $1; le quart de farine valut de $120 à $200—des souliers valant au prix ordinaire de 7½ schellings se vendaient 12 et 16 piastres.

En un mot, il existait une telle incertitude dans le prix des objets, qu'une boîte de poudre de sedlitz qui vaut dix centins s'est vendue $24 à San-Francisco, et qu'une bouteille d'eau-de-vie a été payés $48.

IX

LA FIÈVRE DE L'OR

Un tourbillon passa sur le monde, une trombe se forma, enlevant de tous les pays, de tous les climats, de toutes les religions, de toutes les mœurs pour aller s'abattre avec fureur dans les plaines qu'arrose la " Sacramento ". Léon Giroux disparût ainsi emporté par le cyclone qui souleva des flots d'hommes jusque sur les sommets abruts des Cordillières.

Une fois débarqué on n'avait pas la peine de demander sa route. L'eût-on demandée, on se serait fait moquer.

L'or n'a-t-il pas des émanations qu'aspire le cœur humain, qui font qu'il le presse et qu'il se dirige invinciblement vers lui. Le chien flaire le gibier, l'homme flaire l'or.

Il fallait faire queue pour se rendre aux *placers*.

Léon Giroux se mit à la file, nos autres compatriotes firent de même.

La Californie était en mal d'enfant.

Cette belle contrée gisait là, saignante, éventrée. Plus de cinquante mille hommes arrachaient de ses flancs, l'or, ce funeste enfant, produit du commerce de la terre avec un démon.

Là, plus de religion, plus de mœurs, plus de loi.

La religion? qu'en avait-on besoin? l'or n'est-il pas un dieu?

Les mœurs? Une bonne carabine, un revolver, *bowie-knife,* ne pouvaient-ils d'emblée en tenir lieu?

La loi? celle de "Lynch" ne vaut-elle pas les Pandectes? La forêt entière sert comme de bibliothèque, les grands arbres en sont les rayons.

Attaché à une branche élevée, un cadavre tournoie sous l'action du vent.

Ce cadavre porte une affiche, "voleur", "assassin", suivant le cas.

Et si vous ne pouvez distinguer ces lettres, ou si vous ne savez lire, eh bien! lisez le cadavre, il doit en dire assez.

Lynch restera comme le législateur le plus à la portée du vulgaire qui fût jamais.

Nos compatriotes n'eurent pas tous le courage d'entreprendre une pareille existence. Plusieurs retournèrent sur leurs pas, avant même d'avoir sondé le sol d'un coup de pic;—un bon nombre qui avaient probablement plus de ventre au cœur, y restèrent deux ou trois ans.

Toutefois, après ce laps de temps, ils quittèrent les mines, plus accablés de rhumatismes que du poids de leur or; heureux à leur retour au pays natal de pouvoir reprendre leur ancien état.

C'est le petit nombre qui y fit un long séjour.

Léon Giroux fut de ce petit nombre;—il était jeune; à vingt ans les impressions sont fortes, mais elles s'effacent vite dans le cœur de l'homme; il se plia à ce nouveau genre de vie, il bêcha, creusa la terre, tourna son plat, trouva l'or, jusqu'à vingt, trente piastres par jour; il eût la fièvre comme tous les autres.

Avoir la fièvre, au sens du mineur, c'est s'attacher à sa bêche ou à son pic jusqu'à la fortune ou jusqu'à la mort. De cette fièvre, on ne se guérit de

fait que par la fortune ou par la mort; ils sont rares ceux qui en réchappent autrement. Le seul autre moyen qui reste, c'est la fuite.

Or, pour fuir une mine d'or, il faut avoir un courage surhumain. Pour y entrer, il faut être un homme, mais il suffit d'être un homme; pour en sortir il faut être un héros.

La raison! me dira-t-on.

Oui, sans doute, la raison devrait faire entendre à l'infortuné qui s'est épuisé à la recherche de l'or, qu'il est temps de s'éloigner; mais malheureusement la raison n'existe pas dans les mines.

X

RÉALISATION D'UN RÊVE

Léon Giroux avait amassé plusieurs centaines de piastres; il avait pu surmonter le prix exorbitant des comestibles et réaliser encore, mais il sentait ses forces s'en aller.

Il eût le courage de prendre une journée de repos.

Le repos, c'est le courage du mineur. Ce jour-là, comme il était sous la tente à se délasser, il vit s'avancer un animal étrange, ressemblant à s'y méprendre à une " grenouille portant une queue ".

Les dernières paroles que lui avait adressées son père lui revinrent en mémoire, à cette vue. " Toi, mon cher Léon, je te connais; tu ne feras d'argent que " quand les grenouilles auront des queues."

Tout en rampant, le petit batracien s'était rapproché de lui; il se prit à l'examiner avec plus d'attention, et le retourna en tous sens; pour lui, c'était bien une *grenouille portant queue.*

Je dois faire fortune ici, se dit-il, puisque c'est un pays où les *grenouilles ont des queues.*

Le soir, il s'endormit là-dessus, mais au lieu de

rêver d'or, comme d'habitude, il rêva de champs couvers d'épis, de *quarrés* remplis de choux, d'oignons, de navets, etc.— et le lendemain en s'éveillant, sans dire mot à personne, il dénicha son or, fit sa malle et tourna le dos aux mines.

Il alla effacer son rêve.

Effacer un rêve veut dire, en Canada, en trouver la réalisation.

Léon Giroux se fit cultivateur.

Le sol de la Californie est si fécond qu'il est inconstestablement destiné à produire plus d'or par ses moissons que par ses mines.

Voici ce qu'en a écrit " Sir Morton Peto ":

" On prétend que les chercheurs d'or ont bou-
" leversé le sol sur une étendue d'à peu près dix mil-
" lions d'acres; mais chose digne d'être remarquée, ce
" même sol, s'il ne produit plus d'or en sa forme na-
" turelle, en produit d'une façon inépuisable sous une
" autre forme.

" Les terres ainsi remuées gisent au pied de la
" Nevada ou d'autres rangées de montagnes. On jouit
" en ces lieux du plus délicieux climat; et le pic du
" mineur, en mêlant ensemble diverses couches de
" la terre, l'ont préparée à la production de plusieurs
" espèces de fruits, et particulièrement de la vigne si
" productive en Californie ".

Léon Giroux ne s'est pas appliqué à cultiver la terre, mais plutôt les choux et les navets.

Avec ces humbles légumes, toutefois, il lui fut donné de gagner plus d'or qu'il n'en eût extrait des mines, et désormais la fièvre ne pouvait plus l'atteindre.

Après deux ou trois bonnes récoltes, vendues radicalement au poids de l'or, il ouvrit, à quelque distance des mines, une petite boutique de comes-

tibles, en société avec un M. Chollet, le frère du vénérable curé de St-Polycarpe.

Le succès couronna l'entreprise.

Ils surent acquérir, sinon vivement, du moins sûrement, une assez jolie fortune.

Cependant il y avait déjà plusieurs années que Léon Giroux n'avait donné de ses nouvelles. Sa mère n'espérait plus le revoir, et pleurait souvent en pensant à lui.

—Ah, ah! disait alors le père Giroux, laisse donc faire, va, pauvre vieille, il reviendra bien quelque bon jour. Ce qui m'étonne, toutefois, c'est qu'il ne m'ait pas encore demandé d'argent; mais on ne perd rien pour attendre.

"Tu verras qu'il nous enverra quelque bonne lettre, bien touchante, dans laquelle il se dira malade et désireux de nous revoir. A la fin de la lettre, il y aura un petit mot qui nous fera comprendre qu'il ne lui manque pour accourir dans nos bras, que quelques centaines de piastres.

"Tu pleureras plus fort encore, et je lui enverrai l'argent voulu. Il reviendra, tu sècheras tes larmes; je te dis cela, sans reproches, car je t'avouerai franchement que moi-même, je ne serais pas fâché de le revoir, pourvu qu'il nous revienne un peu moins paresseux qu'il n'était; nos terres sont encore là, Dieu marci! il en aura encore sa part."

XI

RETOUR INATTENDU

Un soir d'été, (c'était en 1857 ou 1858), que la mère Giroux égrenait son chapelet, assise sur le seuil (le bas) de la porte; que le père Giroux à côté d'elle fumait sa pipe en cherchant dans le ciel les pronostics de beau ou mauvais temps, une voiture, débouchant de la route qui mène au village, vint s'arrêter devant eux.

Un homme de forte taille, "tout de noir habillé", en descendit prestement et se dirigea vers les deux vieillards. Le père Giroux s'était levé à son approche.

—Qu'y at-il pour votre service, monsieur, lui avait-il dit.

—Vous êtes monsieur Giroux, n'est-ce pas?

—Oui, monsieur.

—Pourrais-je vous entretenir quelques instants?

—Va donc allumer la chandelle, dit le père Giroux à sa bonne vieille femme.

—Entrez, monsieur, ajouta-il.

On entre, la chandelle s'allume, le père Giroux toise son homme des pieds à la tête.

Beau front, figure énergique et forte, regard vif, larges épaules, véritable carrure d'Hercule, voilà ce qu'il vit d'abord; riches habits, linge fin, lourde chaîne d'or chargée de breloques, voilà ce qu'il vit ensuite.

Le père Giroux ôta doucement sa tuque, prit un ton radouci et lui répéta:

" Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur."

Léon, car c'était lui, souriant à l'inspection inutile du vieillard, s'avance vers lui et lui prenant la main.

" Rien, pour mon service, répondit-il d'une voix tremblante d'émotion, je viens seulement vous demander si vous reconnaissez votre fils."

Passons la scène, elle est connue.

On ne se fit pas prier, bien entendu, pour reconnaître Léon dans cette brillante métamorphose. A la tendresse, à l'affection se joignit l'admiration.

La mère pleura de nouveau pour sécher ses anciens pleurs, le père était bruyamment heureux quoiqu'un peu abasourdi de retrouver son fils si grand seigneur.

Le veau gras tomba sous le couteau et pendant

trois jours consécutifs, il y eût table ouverte chez le père Giroux. Tout le monde y passa pour voir le petit Léon, changé en monsieur Léon, gros comme le bras.

Mais petit à petit, chacun reprit bientôt sa place, le calme se fit autour de l'heureux voyageur, il se mit à la famille, comme si rien n'eût été.

Une semaine s'écoula, une longue semaine! sans que le père Giroux hasardât la plus légère question au sujet des chances de Léon en Californie.

Ce n'est pas que ce dernier éludât la conversation, lorsqu'on lui parlait du pays de l'or, mais il avait une petite scène montée en tête et il tenait fort à l'effet qu'elle devait produire.

En rentrant une des valises de Léon, valise de petite dimension pourtant, le père Giroux l'avait trouvée d'une pesanteur extraordinaire.

" J'en ai eu tout mon raide, disait-il, à la mère, à la porter jusque dans la chambre. Si c'est tout de l'or, Léon peut bien nous acheter et nous racheter dix fois!"

XII

DE SURPRISE EN SURPRISE

Un dimanche après-midi, que Léon accoudé a la fenêtre donnant sur le " chemin du Roi ", causait du passé avec son frère Moïse, il vit passer à fond de train deux ou trois cavaliers. Ils avaient des chevaux superbes.

—As-tu un joli cheval? dit-il tout à coup à son frère.

—Un joli cheval?

—Oui, je veux dire un cheval fringant, un cheval des dimanches, si tu l'aimes mieux.

—Ma foi, non, je n'en ai pas de cette espèce; je ne suis pas fort sur la promenade, vois-tu?

—Tu dois savoir, dans tous les cas, où il y en a de jolis dans la paroisse.

—Pour ça, oui; il y a un nommé Francœur, dans la côte d'Emmanuel, qui en a un beau et un fameux, mais il est hors de prix.

—Combien en demande-t-il?

—Oh! il en demande un prix fou; il a déjà refusé deux cents piastres et il ne veut pas en démordre à moins de trois cents.

—Pourrait-on aller le voir?

—Quand tu voudras; c'est à cinq ou six milles d'ici à peine.

Le lendemain, un superbe cheval bai entrait dans l'écurie du père Giroux, conduit par Francœur lui-même, qui s'en retournait lesté de $275 en or; ce qui fit ouvrir de grands yeux à Moïse et à son père.

Francœur ne manqua pas de publier partout que Léon avait deux grandes valises remplies d'or, qu'il les avait vues, lui, de ses propres yeux, tout ce qu'on appelle vues.

La considération en monta d'autant autour de sa personne et de son nom. Les mères à filles l'agaçaient, les jeunes filles, elles, lui pliaient leur plus belle révérence, le lardaient de leur regards, le bouchonnaient de leurs sourires.

Les chapeaux ne tenaient plus sur les têtes des hommes, d'aussi loin qu'ils le voyaient venir. Le vent de la fortune se fait surtout sentir sur les chapeaux.

Le nom de Léon Giroux était donc sur toutes les lèvres, sur la lèvre rose de la beauté, comme sur celle qui tortillait la chique; tout le monde parlait de sa fortune, tout le monde, hormis son père, pauvre père!

Les curieux le tiraillaient, le tournaient en tous sens, mais rien n'en sortait et pour cause, car il ne savait rien. Non moins désireux que d'autres de trou-

ver un nom, à cette fortune mystérieuse, de l'appeler d'un chiffre, il se montrait plus circonspect.

Avait-il fait un rêve et craignait-il de le voir s'évanouir à sa première question? c'est ce que je ne saurais dire.

XIII

LA CURIOSITÉ L'EMPORTE

Il résista longtemps, mais enfin un jour que Léon parlait de grands projets, de nouvelles acquisitions, sa curiosité fit explosion.

—Mais dis donc, Léon, tu parles toujours d'achats, de spéculations de toutes sortes; as-tu rapporté des millions de Californie?

Léon eut un bon et franc rire qui voulait dire, "A votre tour, papa, je vous tiens."

—Des millions, non, répondit-il, après l'expansion de sa gaîté; quelques centaines, quelques milliers de piastres, peut-être. Au reste, ce n'est pas difficile à voir, si cela vous fait plaisir?

—Si ça me fait plaisir, sacrebleu! il va sans dire, que ça me fait plaisir.

Léon se dirigea vers sa chambre, suivi de son père. Il ouvrit la petite valise trouvée si lourde à son arrivée.

Deux ou trois chemises proprement pliées, apparaissaient d'abord. Léon les écartant un peu, retira avec précaution une boîte oblongue, soigneusement fermée, d'environ dix-huit pouces de longueur sur huit de largeur.

Il l'ouvre avec une lente précaution.

Il paraissait curieux et inquiet à la fois; son père suivait ses mouvements avec une anxiété fébrile. Il allait voir de l'or, un monceau d'or peut-être.

Ecartant quelques morceaux d'étoupe qui recouvraient la boîte, Léon y enfonça la main et en sortit

un bocal de verre couvert de poussière et rempli d'un liquide incolore.

Un bon sourire s'épanouit sur ses lèvres à la vue de cet objet, et se tournant vers son père, qui avait l'air tout mystifié, il laissa échapper de nouveau ce rire à plein cœur qui lui est habituel.

Il passait en même temps son mouchoir sur le bocal, pour en détacher la poussière; puis le jugeant suffisamment nettoyé, il le passait aux mains du père Giroux en lui disant:

" Connaissez-vous cela, papa.".

Le père s'approcha de la fenêtre et se mit à examiner avec attention le contenu du vase.

—Mais sacrebleu! Léon, s'écria-t-il, après une courte inspection, si je ne me trompe, ce sont " des grenouilles qui ont des queues."

A cette exclamation de surprise, Léon ne put que répondre, d'abord, comme toujours, par son éclat de rire homérique.

—Eh oui! papa, c'est bien cela, " des grenouilles avec des queues ", et il riait plus fort encore de l'ébahissement du vieillard.

Il reprit bientôt toutefois et sur un ton demi-sérieux, demi-tendre, qui touche au rire, qui touche aussi aux larmes, évoquant un souvenir d'autrefois du fond du bonheur d'aujourd'hui.

" Vous souvient-il, papa, qu'avant mon départ pour la Californie, vous m'avez dit en me tirant mon horoscope: " Tiens, toi, Léon, advienne que pourra, tu ne feras d'argent *que quand les grenouilles auront des queues.*

—J'ai pu te le dire, mais franchement, je ne m'en rappelle pas.

—Eh bien! moi, papa, je m'en suis toujours rappelé, et si bien que, lorsque je me suis trouvé en Californie et que j'y ai rencontré ces petits animaux, ressemblant, de fait, à des " grenouilles ayant des

queues ", je me suis dit que ça devait être là le pays où je pourrais faire fortune, et je ne me suis pas tout à fait trompé comme vous pouvez voir.

Léon enlevait en même temps les chemises qui cachaient le fond de sa valise et découvrait aux yeux éblouis du vieillard une cinquantaine de rouleaux d'or qui pouvaient représenter plusieurs milliers de louis.

" Maintenant, ajouta-t-il, me perdonnerez-vous cette petite vengeance?

—Si je te la pardonne? eh sacrebleu! cette vengence-là me fait autant plaisir qu'à toi.

—Et vous me permettrez d'en raconter l'histoire à mes amis.

—Eh! sans doute; j'en serai fier même. Cela prouve que tu as autant d'esprit que de courage et d'industrie.

XIV

UN PEU D'HISTOIRE NATURELLE

Le fonds de ce petit proverbe est vrai.

M. Léon Giroux me l'a raconté lui-même et le raconte du reste à qui veut l'entendre.

Il n'y a encore que deux ou trois ans, il conservait dans le même bocal, deux de ces prétendues grenouilles; c'est tout ce qui lui en restait de six ou sept qu'il avait rapportées de Californie.

Il doit les avoir encore.

J'ai ajouté des enjolivements au narré principal, mais encore une fois, le fonds est le même.

Quiconque en douterait n'aurait qu'à se rendre au Côteau du Lac et à se donner la peine d'aller saluer M. Giroux.

Il habite un gentil petit cottage au pied des rapides bouillonnants du Côteau.

Madame Giroux est aussi charmante que belle. Il y a de bons quarts d'heure à passer là.

Nous avons dans nos locutions vulgaires, nombre de ces proverbes qui font dresser l'impossible devant nous, comme, " quand les poules auront des dents ", et d'autres aussi usuels, mais un peu moins délicats.

Faudra-t-il en retrancher, après le récit que je viens de faire, le vieux proverbe de tout temps accepté comme irrécusable: " Quand les grenouilles auront des queues."

Non! Qu'il se conserve et qu'il vive.

Car ces " grenouilles ayant des queues ", rapportées par M. Giroux ne sont pas des grenouilles, mais *des salamandres.*

La " salamandre " est un reptile batracien de la famille des urodèles, qui se rapproche plutôt du lézard que de la grenouille, avec laquelle elle a cependant une grande ressemblance par la tête.

Elle a des doigts non palmés, dépourvus de griffes, une rangée de dents à la mâchoire et deux autres plus petites fixées au palais.

Elle vit généralement d'insectes; elle se cache dans les trous humides, au pied des murs, dans les caves, dans les souches pourries.

On lui reconnaît peu d'intelligence et presque nul instinct.

C'est à la nuit tombante qu'on la voit sortir de son gîte, en quête de larves ou d'insectes endormis. marchant toujours devant soi, si elle rencontre un obstacle, elle donne contre; un précipice, elle se jette dedans.

Les poètes l'on entourée d'une grande renommée, et après les poètes, les naturalistes jusqu'à Maupertuis ont aussi rendu hommage à sa vertu qu'on lui attribuait d'être invulnérable aux atteintes du feu.

Maupertuis prouva le premier, par l'expérience, que la salamandre n'échappait pas à l'action terrible de cet élément.

Jetée sur un brasier, on la voit se couvrir d'un enduit visqueux de couleur jaunâtre, que sécrètent un certain nombre de tubercules placées longitudinalement sur les côtés; un instant, elle reste immobile, mais une seconde après, elle se tord dans les tortures de l'agonie et reste là sans mouvement.

Une des raison qui ont pu faire croire que le feu n'avait aucun effet sur elle, c'est qu'on l'a vue souvent après des incendies se traîner sur les ruines encore fumantes.

Cachée dans quelque trou humide, à une certaine profondeur, elle avait pu se soustraire à la destruction; mais l'imagination du peuple, non plus que celle des poètes, ne tenaient compte de cette explication toute naturelle de sa survivance. On lui attribuait un je ne sais quoi de divin.

François Ier avait pris pour emblème une salamandre avec cette devise: "J'y vis et je l'éteins." La corruption des mœurs de ces temps-là ne pouvait être plus impudemment affichée.

Dans une des chambres de Fontainebleau, le même prince fit graver ces deux vers:

Ursus atrox, aquilae leves et tortilis anguis
Cesserent flammae, jam salamandra tuae.

"L'ours cruel, les aigles légers, et le serpent aux replis tortueux, ont cédé à tes flammes, ô salamandre."

Cependant, en dépit de la science et de l'expérience, le préjugé a survécu chez le peuple, et la salamandre reste, pour beaucoup, douée de la propriété d'être incombustible.

C'est ainsi dire que des sociétés d'assurance, la prennent aujourd'hui pour emblême à côté du Phénix, qui s'échappe plein de vie d'un brasier en flammes,

On appelle "salamandre" en botanique, l'amiante flexible, végétal qui croît sur les métaux, et qui résiste et blanchit au feu.

On a dit et écrit que la "salamandre" est très commune dans l'Amérique septentrionale. Je ne sache pas toutefois qu'elle se rencontre en Canada.

Tout ce que j'en voudrais, c'est que l'on dise partout "une salamandre", au lieu de *un safe,* mot anglais qui traduit "coffre de sûreté".

A.-N. MONTPETIT.

L'AGE DES POULES

Le professeur Cornevin, zootechnicien émérite, examinateur aux Ecoles vétérinairess, aimait à faire montre d'un savoureux humour. L'une de ses "colles" favorites était la suivante:

—A quoi, monsieur, reconnaît-on l'âge des gallinacés?

Le candidat, interloqué, songeait à la plaisanterie classique sur les dents des poules, souriait finement et restait coi.

Le distingué professeur répétait la question pour prolonger l'effet. Puis, il déclarait, péremptoire:

—Vous ne savez rien, monsieur; on reconnaît l'âge des gallinacés à la longueur de l'ergot!

Le savant zootechnicien s'était livré en effet, à de précises mensurations sur l'ergot des coqs, qui croît d'un quart de pouce environ chaque année.

Un jour, cependant, Cornevin ayant posé la traditionnelle question, resta frappé de stupeur. Un gros garçon réjoui, calme, honnête, répondit sans hésiter:

—Monsieur, on reconnaît l'âge des poules aux dents...

Le grand vétérinaire se levait indigné, prêt à

foudroyer l'insolent. Mais l'autre, doucement, poursuivit:

—On reconnaît l'âge des gallinacés aux dents. Si la poule est jeune, on la mange facilement; si le coq est âgé, il faut, pour mastiquer cette chair coriace, de solides molaires.

Cornevin dut s'avouer vaincu. Il avait trouvé son maître. Et, souriant, il accorda la note 17—cote rare—au malin candidat.

LE TELEGRAPHE

Lorsque votre papa est obligé de partir en voyage, que fait-il dès son arrivée?... Il envoie à votre maman une dépêche, et celle-ci avec une figure joyeuse et tranquillisée vous dit: "Ton papa est arrivé à bon port, il est en bonne santé..."

Mais ne croyez pas qu'il en a toujours été ainsi. Si nos ancêtres revenaient, ils seraient bien étonnés en apprenant qu'en quelques instants, quelques heures au plus, Marseille communique avec Lille, Brest avec Belfort.

De leur temps, il fallait de longs jours avant qu'une lettre parcourût la France d'une extrémité à l'autre.

Et cependant l'idée du télégraphe est très, très ancienne.

Vous avez certainement entendu parler des Grecs. Eh bien! dans une de leurs plus vieilles légendes, on raconte que Thésée, partant à la conquête de la Toison d'Or, avait muni ses embarcations de voiles noires, mais en promettant à son père, le vieil Egée, de leur substituer à son retour des voiles blanches s'il revenait vainqueur. Ce serait le signal qui, à l'extrémité de l'horizon, parlerait au père du salut du fils.

L'époque du retour arrivée, le vieillard interro-

gea du regard les confins de la mer, mais Thésée, victorieux avait oublié de faire changer les voiles. Egée, croyant à la mort de son fils, se précipita dans les flots! Egée était païen.

Mais ce qui vous intéressera davantage, c'est d'apprendre que nos ancêtres, les Gaulois, eurent recours, pendant leur lutte contre César, à des combinaisons ingénieuses pour faire passer les nouvelles d'un pays à l'autre.

De distance en distance, des guerriers étaient postés de préférence sur les hauteurs, et à grands cris, faisant portevoix des deux mains, ou peut-être encore, renforçant le son par de monstrueuses cornes, ils se communiquaient l'événement de l'un à l'autre.

C'était là un système bien primitif, n'est-il pas vrai, et qui avait de graves inconvénients, car la nouvelle risquait d'être recueillie en route par des oreilles qu'il importait de ne pas mettre dans la confidence.

Aussi, un peu plus tard, les Gaulois adoptèrent les feux comme signal. Ces feux, suivant leur couleur, leur direction, leur nombre, répondaient à des signes convenus et ces points lumineux, c'était la télégraphie antique, permettant de transmettre la défaite ou la victoire.....

La télégraphie fit bien peu de progrès depuis les Gaulois jusqu'au moment où Chappe construisit son premier appareil.

A votre âge, ce grand savant avait déjà le génie de tout ce qui touche à la physique.

On raconte que, pendant ses vacances scolaires, lui et ses quatre frères se dispersaient dans la campagne, munis chacun d'une petite lunette d'approche et communiquaient entre eux avec un appareil télégraphique de l'invention de Claude.

Plus tard, devenu homme, Claude Chappe reprit

ses essais et, le 1er septembre 1794, la machine de Chappe, à peine installée, apprenait à la France une victoire remportée sur les Autrichiens.

Et cependant l'appareil était encore bien imparfait; c'était une longue bande de bois peinte partie en blanc, partie en noir et pouvant tourner sur un pivot. Deux ailettes plus courtes, placées à chaque extrémité, prenaient telle position que l'on voulait.

Des cordes, des tringles, des poulies, des leviers permettaient de donner à l'appareil la configuration conforme au signal qu'il s'agissait de transmettre.

Mais la machine de Chappe chômait forcément, étant invisible la nuit: de plus, le service était très coûteux à cause du nombreux personnel échelonné à de courtes distances.

Aussi ne l'employait-on que pour dépêches urgentes de l'Etat, sans jamais lui confier une correspondance particulière, si brève qu'elle fût.

Enfin, vers 1855, le télégraphe électrique a remplacé le télégraphe de Chappe.

Vous avez tous vu, dans la campagne, ces longs poteaux qui supportent des fils de fer isolés dans des godets de porcelaine. Ce sont ces fils qui, parcourus par des courants électriques, transmettent les signes télégraphiques.

L'appareil se compose d'un manipulateur, d'un fil conducteur et enfin d'un récepteur. Quand on approche les deux extrémités du fil dans le manipulateur, le courant passe et transmet les signes qui correspondent aux lettres de l'alphabet ou aux chiffres. Quand on écarte les fils, le courant cesse. Ainsi avec deux personnes et quelques mouvements de levier, on peut transmettre, en peu d'instants, une dépêche de Paris à Bordeaux, par exemple.

Retenez ici les noms de Morse, qui inventa l'appareil qui porte son nom, d'Arago, Ampère, Bréguet, Hughes, qui inventèrent des machines ou les perfectionnèrent.

Ce n'est pas tout: il fallait penser à ceux dont nous sommes séparés par l'océan. On a donc inventé un appareil de télégraphie sous-marine, qui s'appelle un câble, et qui transmet les dépêches à travers la mer. Ici, les fils sont protégés par une enveloppe caoutchoutée et goudronnée, et vont d'un rivage à l'autre. Le plus grand câble est le transpacifique qui va d'Amérique en Australie.

La première dépêche envoyée de New-York fut celle-ci: " L'énergie et le génie de l'homme, conduits par la Providence, ont réuni les deux continents."

Enfin, la découverte la plus récente est la télégraphie sans fil. Peut-être en avez-vous entendu parler déjà, car, pendant toute la durée de la pénible campagne du Maroc, c'est grâce au " sans fil " que nos troupes de Casablanca ont pu rester en communication constante avec la mère patrie.

Dans le" sans fil ", c'est la terre ou la mer qui sert de conducteur.

Sur mer son utilité sera immense. Il prévient de nombreux accidents, et quand il en arrive c'est par son intermédiaire qu'on obtient du secours. Grâce au télégraphe sans fil, des milliers de vies humaines ont été sauvées jusqu'ici, il en sauvera encore beaucoup.

PIERRE DAMEROT.

UN TRAIT EDIFIANT

J'avais prêché en faveur de nos missions dans une église de Lowell tenue par nos Pères. Après le sermon, je fus appelé au parloir. J'y trouvai un jeune homme tenant un petit enfant sur le bras et accompagné de sa femme. " Monseigneur," me dit-il modestement, " je désirerais vous offrir quelque petite chose " pour vos missions " et vous demander

en retour une faveur." Et, ce disant, il me donne sa montre; sa femme, de son côté, me présente un billet de 5 piastres. Après quoi le jeune homme ajoute: "A l'époque de mon mariage, je me suis procuré des habits de noce; ils sont trop beaux pour moi. Voudriez-vous les accepter aussi? Et, sans attendre ma réponse, sa femme me remit un paquet contenant ces habits de fête qui rappelaient de si doux souvenirs. J'étais tout ému d'une telle générosité, et ne savais comment exprimer ma reconnaissance; mais, mon émotion devint plus grande, quand j'entendis le jeune homme ajouter ces paroles: "Maintenant, Monseigneur, la faveur que je vous demande, c'est que vous veuilliez bien prier le bon Dieu pour mon enfant, afin qu'il vive sans péché mortel." Et sa femme de se joindre à lui pour s'assurer le concours de mes prières afin d'obtenir cette seule grâce pour son fils.

La générosité de ces bons ouvriers (car j'ai tout lieu de croire qu'ils appartiennent à la classe ouvrière), est sans doute admirable; mais, combien plus admirable l'amour chrétien de leur enfant, et quelle manifestation merveilleuse du pur et saint amour de Dieu! Quels fruits délicieux la grâce produit dans ces cœurs dociles à ses inspirations! Sans doute, les anges ravis ont dû recueillir ces fruits avec allégresse et les déposer au pied du trône de Dieu, et leur suave parfum a réjoui le Sacré Cœur de Jésus et embaume toute la cour céleste Sans doute aussi, ils se sont promis de veiller avec une sollicitude spéciale sur le jeune enfant que ses parents élèvent dans de si saintes dispositions.

Pour moi, j'ai promis mes faibles prières, mais je demande aussi que tous ceux qui liront ce récit s'unissent à moi pour obtenir la réalisation du désir si excellent de ces bons chrétiens.

Mgr GROUARD, O.M.I.

LE LAC DE BELOEIL

LEGENDE CANADIENNE

I

LA JOLIE FILLE DU PECHEUR

Plus brillante que les feux de l'astre du jour était la belle Cora, la fille chérie du vieux pêcheur Goribert: sa chevelure, tressée en longues nattes, folâtrant sur ses épaules, avait la couleur de l'ébène; dans ses grands yeux noirs on retrouvait le vernis du jais; le bouton de rose, éclatant sous l'ardeur du soleil printanier, ne resplendissait pas d'un carmin aussi velouté que celui qui s'épanouissait sur ses joues purpurine et l'Amour eut choisi ses lèvres entr'ouvertes pour siège de son temple enchanteur.

Pourtant Cora n'avait pas encore assisté à l'éclosion de son seizième été; mais déjà elle avait la taille flexible et élancée comme celle du lis; déjà la renommée de sa merveilleuse beauté avait éveillé tous les échos du Saint-Laurent depuis les Grands Lacs jusqu'au Golfe; déjà ses compagnes jalousaient amèrement ces charmes divins dont l'avait adornée la nature; déjà les jeunes colons, cantonnés sur la rivière Richelieu, soupiraient en songeant à elle; déjà battait le cœur de Cora.

Oui, quand près d'elle passait Paul, le hardi défricheur, Cora sentait son sein palpiter sous son corsage de bure. Alors, tremblante et rougissante, baissait les regards et chiffonnait désespérément les coins de son tablier. Puis quand il était loin, bien loin, elle se retournait, et longtemps, bien longtemps, le suivait de l'œil en murmurant:

"Qu'il est beau! mon Dieu! qu'il est beau!"

Mais, souvent aussi, Paul, le hardi défricheur, s'arrêtait à côté de Cora, la fille du vieux pêcheur

Goribert, lui prenait silencieusement sa blanche petite main, et tous deux ainsi, enivrés d'un plaisir muet, erraient avec transport sur la pelouse luxuriante de la verte forêt; puis, quand de ses grandes ombres, la nuit teignait montagnes et vallons, champs et rivières, retirés en un coin de la chaumine du pêcheur, Paul et Cora causaient doucement de leur félicité présente et de leur bonheur futur!

Aimez-vous, aimez-vous, jeunes gens! Jouissez de ces trop courtes heures; car le ciel se plombe de gros nuages cuivrés à l'horizon; le souffle des autans déracine les chênes, au sommet du piton derrière lequel vous êtes abrités; de fulgurants éclairs déchirent la masse orageuse amoncelée sur vos têtes; dans l'immensité, la foudre fait entendre sa voix sépulcrale, et la Mort, pâle, livide, élancée de son ténébreux palais, plane autour du Richelieu!.....

II

LE JEUNE CHEF IROQUOIS

Bien loin, bien loin avait retenti le nom d'Adaldake, le jeune et vaillant chef des Iroquois.

Il était plus agile que le daim à la course; plus rusé que le renard pour surprendre un ennemi; plus souple que le serpent dans la lutte corps à corps; plus fougueux que le lion au combat; plus fort que le buffle à la guerre; plus sensé que les Anciens aux conseils de la tribu; plus alerte que les jeunes hommes à la dance; plus adroit à la chasse qu'un Mohican; plus cruel dans ses vengeances que le Matchi-Manitou du Nord.

Trente ans, une stature élevée et élastique comme celle du léopard, de petits yeux ronds profondément enfoncés dans leurs orbites et étincellants de lueurs fauves, un front déprimé, le nez recourbé comme celui d'un aigle, les cheveux drus, longs,

liés au sommet de l'occiput, les joues glâbres et rougeâtres, un arc de frêne et des flèches armées d'arrêtes de poisson, un tomahawk à la main droite, une hache de pierre passée à la ceinture, un manteau de peau d'ours jeté sur les épaules, et agrafé sur la poitrine par des griffes de l'animal, aux pieds des mocassins ornés de broderies en coraux et en poils de porc-épic, tel était Adaldake, le jeune et vaillant chef Iroquois, la terreur des Hurons.

Adaldake, le jeune et vailant chef des Iroquois, la terreur des Hurons, vint à passer sur le bord de la rivière Richelieu, près de la cabane du vieux pêcheur Goribert. Il vit la belle Cora, la fiancée de Paul, le hardi défricheur.....

C'était par une riante matinée du mois de mai. Longtemps assoupie dans son blanc manteau de neige et de glace, la nature sortait enfin du sommeil léthargique où elle avait été plongée durant près de sept mois. L'aurore frangeait de pourpre les portes de l'Orient, l'atmosphère était chargée de balsamiques senteurs; Zéphyr lutinait avec les bourgeons naissants de l'érable, les oiseaux remplissaient l'air de leurs chants harmonieux....

La belle Cora faisait ses ablutions à la source limpide; en la voyant, Adaldake sentit qu'il l'aimerait!....

Fuis, fuis, aimable jeune fille, redoute même ces courts instants; car le ciel se plombe de gros nuages cuivrés à l'horizon, le souffle des autans déracine les chênes au sommet du piton derrière lequel tu es abritée, de fulgurants éclairs déchirent la masse orageuse amoncelée sur ta tête; dans l'immensité, la foudre fait entendre sa voix sépulcrale, et la Mort, pâle, livide, lancée de son ténébreux palais, plane autour du Richelieu!...

III

LA VENGEANCE DU SAUVAGE

D'abord l'Indien songea à s'élancer sur la ravissante Canadienne, afin de l'emporter dans son wigwam, mais la présence de quelques colons le força de renoncer à cet attentat.

Pendant plusieurs lunes, il rôda autour de la chaumière du pêcheur, comme le loup autour d'une bergerie. Nulle occasion ne se présenta pour accomplir son perfide dessein. Soit pressentiment, soit tout autre motif, la belle Cora ne sortait point sans être accompagnée de son père ou de son fiancé, Paul, le hardi défricheur.

Tel qu'un venin mortel, le poison de la jalousie s'instillait goutte à goutte dans le cœur d'Adaldake, le jeune chef iroquois. Plus que la brûlante passion peut-être, dominait en son sein le désir effréné de la vengeance.

Le sommeil avait fui ses paupières, un feu corrosif lui dévorait les entrailles; la nuit il formait des projets homicides, le jour il tentait de les exécuter, et ses forces s'épuisaient dans cette implacable poursuite et les rochers d'alentour redisaient ses gémissements et ses malédictions.

L'heure si désirée par les deux amants allait bientôt tinter sur le cadran de l'hyménée. L'anniversaire de la Saint-Laurent avait été fixé pour leur union.

La veille au soir de ce jour tant souhaité, Paul proposa à sa douce amie, une promenade en canot sur le délicieux lac encaissé dans le giron des collines qui forment le groupe de la montagne de Belœil. La belle Cora ne pensa point à refuser, hélas! Ils partirent...

La soirée était mélodieuse et parfumée. De célestes concerts étaient vocalisés dans les bouquets

de mélèzes et de merisiers par d'invisibles hôtes; léger comme la brise glissait l'esquif fendant l'onde azurée; Paul et Cora s'oubliaient dans l'idéalisme de la béatitude...

Soudain d'un buisson d'aubépine s'élance sous les eaux, un corps noir... Il nage, nage, sans bruit, pareil au démon des enfers, s'approche de la barque, saute dedans, et brandissant un casse-tête, en menace Paul, le hardi défricheur.

Palpitante, éperdue, Cora s'est jetée entre le monstre et son fiancé... La massue s'abat, la pauvre fleur du Richelieu s'affaisse baignée dans son sang... Une lutte s'engage entre Paul et Adaldake (car c'était lui); le canot bascule et tous trois tombent au milieu du lac...

Les vagues tourbillonnèrent... tourbillonnèrent... Les malheureux disparurent dans le gouffre sans fond.....

Without a grave, unknell'd, uncoffin'd...

Et le ciel s'était plombé de gros nuages cuivrés à l'horizon, le souffle des autans déracinait les chênes au sommet du piton de Belœil, de fulgurants éclairs déchiraient la masse orageuse amoncelée sur les campagnes, dans l'immensité la foudre faisait entendre sa voix sépulcrale, et la Mort, pâle, livide, élancée de son ténébreux palais, planait autour du Richelieu...

Dieu se cache sous le pauvre, et quand le pauvre tend la main, c'est Dieu qui reçoit.

S. Ambroise.

La bienveillance donne plus d'amis que la richesse.

Fenelon.

PETITE CONFERENCE

LA LANGUE

Je puis prendre comme épigraphe de ce travail la parole de saint Jacques: "Celui qui ne fait pas de faute dans ses conversations est un homme parfait.".

Il est telle personne pieuse qui piétine sur place, qui s'étonne de ne plus faire depuis longtemps aucun progrès dans le bien, et qui trouverait dans cette maxime l'explication de cette immobilité dans laquelle sa vie spirituelle semble comme figée.

"Lorsqu'une armée a été chassée de toutes ses positions, dit Alvarez de Paz, et qu'elle fléchit de tous côtés sous l'effort de l'ennemi, elle cherche à se reformer à l'abri d'une place forte: et c'est de là qu'elle s'élance pour reconquérir tout le terrain qu'elle a perdu.

"Eh bien! la langue est cette place forte; et si l'homme spirituel laisse cette forteresse debout, s'il n'en déloge pas l'ennemi, ses succès antérieurs ne lui serviront de rien; il ne pourra jamais se flatter d'être pleinement victorieux."

Si j'interroge chacune de mes lectrices, et que je leur demande où elles en sont du désir de la perfection, il n'en est pas une qui ne proteste de sa ferme volonté de devenir parfaite; pas une aussi peut-être qui ne gémisse d'en être toujours au simple désir, et qui n'ait l'impression d'un obstacle qui se dresse entre elle et le but à atteindre.

Voyez donc, Mesdames, si cet obstacle ne serait pas celui qu'Alvarez de Paz vient de vous dénoncer: une langue qui n'est pas surveillée, une langue à laquelle vous passez toutes ses fantaisies, et qui vous récompense de votre indulgence en portant le ravage dans votre vie spirituelle.

Je travaillerai d'une façon efficace à votre per-

fection, me semble-t-il, en vous enseignant à gouverner votre langue. Mais ne vous attendez pas, je vous prie, à trouver dans cette étude force considérations philosophiques sur les défauts de la langue, encore moins une série de portraits satiriques qui provoquent le rire.

Mon dessein est plus élevé.

Aussi, laissant de côté toute préoccupation littéraire, je me propose simplement de vous signaler les formes diverses que peuvent revêtir les péchés de la langue. Je me promets de ne pas reculer devant le cas de conscience, et, sans faire directement de la casuistique, je vous dirai dans l'occasion quelle note mérite tel péché que votre conscience absout peut-être trop facilement, ou que peut-être elle condamne avec trop de sévérité.

* * *

Vous connaissez sans doute, Mesdames, ce mot d'un ancien qui disait de la langue: " C'est ce qu'il y a de meilleur et c'est ce qu'il y a de pis."

Il y a des médailles dont les deux faces ne se ressemblent guère: la langue serait quelque chose d'analogue. Voulez-vous que je vous montre d'abord la belle face, la face agréable? Je vais le faire rapidement.

Quelle mystérieuse puissance que celle de la parole! Une pensée s'agite dans les profondeurs de votre âme, une pensée que je ne connaîtrai jamais, qui y demeurera éternellement ensevelie, à moins que le livre scellé ne soit ouvert à mes yeux.

Soudain vos lèvres s'agitent; elles frappent l'air; elles articulent un son, et voici que votre pensée m'est révélée, qu'elle devient ma propre pensée. Une simple parole a produit ce phénomène étrange, incompréhensible, tout spirituel: la révélation d'une âme.

Et lorsque cette parole sera au service d'une intelligence droite et d'un cœur généreux, de quelles merveilles ne sera-t-elle pas capable?

Son pouvoir se révèle à moi prodigieux.

Je la vois donnant la vérité aux âmes, et non seulement la vérité scientifique.

Qu'elle m'apparaît grande et qu'elle m'apparaît belle, cette parole sur les lèvres de l'apôtre, sur celles du missionnaire ou du catéchiste!

Il me semble que Dieu l'aime alors à l'égal de lui-même: car elle est son Verbe, sa parole à lui.

" Les mots, a dit un écrivain contemporain, sont peintres: ils sont les peintres de la pensée ".

C'est vrai, mais remarquez bien que les images créées par ces peintres incomparables n'ont rien de la rigidité, de l'immobilité, de l'impuissance des images que les peintres ordinaires jettent sur une toile: ce sont des images vivantes et agissantes, douées du pouvoir de soulever une âme ou de l'apaiser.

Vous passez à côté d'une personne dont une grande douleur vient de briser la vie: vous lui prenez les deux mains et vous lui dites, non une parole banale, mais un mot que vous avez été chercher dans votre cœur. Un rayon de consolation s'est fait jour dans cette pauvre âme; sa souffrance, qu'elle a sentie partagée, lui a paru moins lourde.

Voici une autre âme qui est sur le point de sombrer: elle ne tient plus le gouvernail, et déjà elle ferme les yeux pour ne pas voir le gouffre qui est sous ses pieds. Un homme à la volonté droite et ferme passe auprès d'elle; il lui jette le cri d'alarme, lui nomme Dieu, ses jugements, son éternité: la pauvre découragée reprend sur-le-champ possession d'elle-même; il lui semble que quelque chose de cette volonté énergique passe jusqu'à elle, et, s'ouvrant à l'espérance, elle recommence la lutte avec entrain.

Une seule parole a opéré ce prodige qui se nomme le salut d'une âme.

* * *

La médaille a un revers, un revers très vilain: les ravages que la parole est capable de produire quand elle est au service de l'erreur ou d'une cause mauvaise. Quoi de plus détestable que la parole d'un Arius, d'un Luther, d'une Calvin? Que de catastrophes épargnées à l'humanité, si ces hommes n'avaient dogmatisé!

De quel nom flétrir aussi cette parole qui, dans nos parlements, persiffle tout ce que nous respectons, blasphème tout ce que nous aimons, et se fait gloire d'être en révolte ouverte contre Jésus-Christ et son Eglise?

Et, sur un théâtre plus modeste, quel rôle détestable que celui du maître qui se fait professeur d'impiété! Que de ruines causées par cet homme au cerveau étroit, à la parole vulgaire, et dont la lourde ironie suffit cependant à arracher pièce par pièce la foi chrétienne de l'âme de ses jeunes auditeurs!

Cette vertueuse indignation contre les ravages opérés par la mauvaise parole est fort louable sans doute. Mais n'apportons-nous pas à la liste des méfaits de la langue notre contribution personnelle?

Un soir, Mesdames, dans la solitude de votre chambre, en face de votre crucifix, mettez en balance le bien que vous avez fait par la langue durant la journée, et le mal que vous avez commis par elle. Vous serez effrayées peut-être du résultat.

Répétez cet examen durant une semaine, durant un mois, en notant, à l'aide de chiffres, d'un côté vos défaillances, de l'autre vos victoires: je serais bien étonné que le total des deux colonnes se balançât.

Cette petite opération arithmétique ne vous don-

nera sans doute aucune vanité; mais elle vous ouvrira des horizons et vous démontrera que la langue comme je le disais plus haut, est la pire ennemie de votre progrès spirituel.

* * *

Je place sous vos yeux, en terminant, la description de la langue telle qu'elle nous a été faite par l'apôtre saint Jacques. Nul n'a mieux que lui dit le rôle que joue cet organe dans notre vie morale pour le bien comme pour le mal.

Je traduis largement:

" Un cheval fougueux, dit l'apôtre, expose celui qui le monte à de périlleuses aventures. Aussi le cavalier prudent met à la bouche de sa monture un mors, la dompte et reste maître des mouvements qu'il lui fait accomplir.

" Voyez aussi ces grands navires secoués par les vents impétueux: un engin de petites dimensions, le gouvernail, permet au pilote de les mener où il veut et comme il veut.

" Telle est la langue: petite comme un mors, pareille à un gouvernail, elle est capable d'efforts étonnamment puissants.

" Ne suffit-il pas, continue l'apôtre, d'une étincelle pour allumer l'incendie d'une vaste forêt? Ainsi en est-il de la langue: elle est chez l'homme une étincelle sortie de l'enfer, qui répand l'iniquité dans nos membres, et porte ses ravages jusque dans les recoins de notre nature."

Votre expérience personnelle cadre d'une façon parfaite, j'en suis sûr, avec cette description dont l'étude entreprise ne sera que le commentaire et le développement.

Mgr LEJEUNE.

Le SACRIFICE du SAUVAGE

I

C'était une de ces soirées qui rassemblent autour du foyer la famille du riche comme celle du pauvre, tandis que le vent mugit au dehors, et que les troncs de chêne brûlent lentement dans la large cheminée. Dans une jolie maison de la Normandie, on voyait assis auprès du feu un respectable vieillard, autour de lui se pressaient ses enfants et ses petits-enfants, qui le regardaient en souriant et avec un mélange d'amour et de respect; et la soirée se prolongeait silencieuse et morne, personne n'ouvrant la bouche, chacun se renfermant dans ses réflexions.

Cependant il y avait là de jeunes cœurs que le silence ennuie, que le tumulte de la conversation ranime, qui soupirent après des histoires merveilleuses. Tout à coup, une jeune fille à l'œil vif et perçant, et pour qui ne s'étaient encore écoulés que seize printemps, s'approche du vieillard:

—Mon père, dit-elle, les plaisirs ont fui avec l'été, les frimas ont glacé la terre, plus de luttes sur le gazon, plus de promenades sous les grands peupliers; mon tendre père, si vous nous racontiez quelque chose de vos longs voyages au Canada! Vous avez assisté à sa découverte, vous avez vu des guerres terribles; que de merveilles vous devez savoir!

Et cela dit, la jeune fille caressait de sa blanche main son vénérable aïeul, et le vieillard souriait à ses aimables jeux.

—Enfant, dit-il, que ta voix est douce, que tes paroles sont touchantes! Non, tu ne seras pas refusée.

Mes enfants, approchez; venez écouter une page du récit de ma longue course à travers les chemins du monde.

II

Vous le savez, mes enfants, longtemps j'ai habité les contrées lointaines du Canada; longtemps mon bras y fut au service de nos rois. Là, mille événements se passèrent sous mes yeux; un, surtout, laissa dans ma mémoire des traces que les années ne sauraient effacer.

J'avais quitté le fort des Français, et je m'étais enfoncé dans les forêts épaisses qui couronnent le Cap Diamant. Pour n'être pas reconnu des cruels indigènes, j'avais jeté sur mes épaules la dépouille d'un ours, et j'avais armé mon bras de l'épieu d'un chasseur. C'était une de ces nuits tranquilles et suaves où tout porte à la mélancolie et à la méditation la plus profonde. Les rayons de la lune répandaient à peine une douce clarté; le silence de la forêt n'était interrompu que par le frémissement des feuilles et le cri des oiseaux nocturnes que le bruit de mes pas effrayaient et chassaient loin de leurs retraites. J'aimais à promener mes rêveries dans ces vastes solitudes où le chêne séculaire me rappelait en quelque sorte la puissance de Dieu, et où l'amour de la patrie se réveillait plus fort que jamais dans mon cœur; je songeais au beau ciel de ma Normandie, à cette belle capitale de la France où, jeune encore, j'avais goûté de si doux plaisirs, et lorsque, réfléchissant sur mon état, je me voyais relégué dans ces pays barbares, mes yeux se remplissaient de larmes.

Mais cette nuit, je fus tout à coup distrait de ma méditation par le retentissement des pas d'une troupe de Sauvages qui furent bientôt près de moi. Excité par la curiosité, je me mêlai à eux et les sui-

vis. Nous marchâmes longtemps et avec lenteur; enfin, nous arrivâmes sur le point le plus élevé du Cap Diamant. Là s'élève aujourd'hui une ville déjà florissante, à qui, je n'en doute pas, le ciel réserve de grandes destinées. Alors, ce n'était qu'un roc escarpé qui s'avançait au-dessus du fleuve; de là, l'œil plongeant dans l'abîme, découvrait la cataracte de Montmorency; au pied, le Saint-Laurent roulait paisiblement ses ondes limpides. Le silence de la nuit, le calme des eaux, l'éclat des astres, tout, ce semble, s'était réuni pour contraster avec la scène d'horreur qui devait suivre.

Arrivés sur ce promontoire, les Sauvages se rangèrent en cercle, et, au milieu d'eux, parut un devin. Je vis un vieillard d'un air vénérable et plein de gravité; une barbe longue et épaisse lui couvrait la poitrine; il portait à la main un brandon allumé. Il reste un moment immobile au milieu de ses compagnons; puis, tout à coup, d'une voix forte et sonore, il fait entendre ces terribles paroles:

" Courageux enfants de Stadacona, vous réveillerez-vous enfin de votre honteux sommeil? Ne vous opposerez-vous jamais aux desseins de vos cruels ennemis? Vous êtes le faon timide qui se laisse atteindre et percer par l'habitant des bois. Le Français impie et sacrilège a renversé vos autels; les chaînes de la servitude ceignent vos bras, à vous, enfants de la liberté. Ecoutez-les, ces orgueilleux habitants de l'autre monde! ils vous promettent le bonheur, la tranquillité! Aussi nombreux que les nuages de la tempête, ils accourent comme les flots de la mer. Allez, vous diront-ils, allez; vos forêts nous appartiennent; pour nous vivent dans les bois et le cerf léger et l'ours à l'épaisse fourrure. Enlevez vos cabanes et dites aux cendres de vos pères; Suivez-nous!

" Courageux enfants de Stadacona, vous réveil-

lerez-vous enfin de votre honteux sommeil? Ne vous opposerez-vous jamais aux desseins de vos cruels ennemis? Levez-vous, guerriers! Brandissez vos massues; consultez le manitou, auteur des bons conseils. Vous volerez ensuite contre vos perfides dominateurs; vous vous abreuverez de leur sang; leurs crânes feront l'ornement de vos demeures."

A ces mots, les barbares frémirent de colère et de rage; ils serraient leurs armes entre leurs dents en faisant un sourd gémissement semblable à celui de la mer en furie. Mais ce n'était que le prélude d'une horrible scène. On élève à la hâte une tente sur le rocher; elle était d'une couleur lugubre, et un noir drapeau flottait au-dessus. Le devin s'insinue dans cette tente, et les guerriers se rangent autour, d'un air mystérieux. Soudain un bruit sourd et prolongé se fait entendre; ont eût dit le roulement de la foudre qui se rapproche insensiblement. Le devin prononce quelques mots inintelligibles; la tente s'ébranle, le drapeau s'agite dans les airs; tous demeurent immobiles. Le devin resta longtemps enfermé; lorsqu'il parut, il était couvert d'une pâleur effrayante; il tremblait de tous ses membres, et sa longue chevelure, blanchie par les années, s'agitait en désordre sur sa tête.

—Braves guerriers, dit-il, Areskoui nous a écouté, il demande le sacrifice d'une vierge innocente. A ce prix, il fera tomber sous nos coups nos perfides ennemis. Guerriers, que vos cœurs ne s'amollissent pas comme ceux des lâches! Qu'avant tout, l'amour de la patrie vous anime!

Les barbares applaudissent avec une joie féroce à ces horribles paroles; ils brandissent leurs haches qui brillent aux rayons de la lune. Aussitôt le chef de la tribu s'avance sur le sommet du rocher; il tient par la main sa jeune fille, et il déclare qu'il va

la sacrifier au bonheur de ses pères! Hélas! cette tendre victime comptait à peine quinze printemps... Elle paraissait partagée entre la superstition et l'amour de la vie; des larmes coulaient le long de ses joues! Tantôt elle jetait un regard suppliant vers ceux qui l'entouraient; tantôt, appuyant sa tête sur le sein de son père, elle cherchait un refuge dans celui qui n'était plus que son meurtrier.

Mais, à cet instant, le devin s'approche d'elle, je le vis murmurer quelques paroles à son oreille, et, admirez la puissance du fanatisme! aussitôt la jeune fille change de sentiment. Son visage s'anime; elle s'avance d'un pas ferme vers l'abîme, et d'une voix mélancolique et plaintive, elle soupire ses adieux à la vie:

"J'étais comme la tendre colombe qui suit encore sa mère; la vie s'ouvrait devant moi comme une fleur tranquille, comme l'aurore d'un beau jour, et voilà que je vais mourir! Kondiaronk à la belle chevelure me disait: "Viens, ma Darthula; ma sœur, mon canot rapide repose sur le rivage du fleuve; le ciel est pur; la lune brille à travers les arbres de la forêt; viens, ma sœur; nous volerons ensemble sur la surface des eaux." Pleure, Kondiaronk; pleure ta sœur: elle va mourir. Toi qui m'aimas plus que la lumière du jour, écoute la prière de ta sœur. Quand Darthula ne sera plus qu'une ombre, tu iras près de la cataracte écumeuse; tu te reposeras sur la pierre humide; et mon âme, légère comme un rayon de l'astre de la nuit, se mêlera au vent de la chute, et conversera encore avec son frère."

Ainsi chanta ce cygne qui bientôt allait être la proie de la mort. Mes amis, que vous dirai-je maintenant? Je voyais qu'un crime affreux allait se commettre; mais que pouvais-je faire seul et sans ar-

mes contre une troupe nombreuse?... La victime, hélas! est précipitée dans les flots, et pas une larme ne brille dans l'œil de son père barbare! Deux fois, elle reparaît sur les ondes; deux fois on aperçoit ses cheveux noirs s'élever sur les eaux; elle disparaît une troisième fois; son dernier gémissement se mêle à la vague, et les eaux reprennent leur calme trompeur. Aussitôt les barbares se rangent en ordre, puis ils descendent la montagne en chantant l'hymne du sacrifice:

"Areskoui veut du sang; il a parlé dans la tente sacrée! Les guerriers entouraient le devin; les casse-tête brillaient aux rayons de la lune; la mer battait les flancs du rocher. Les vierges ont pleuré, et les jeunes hommes tremblaient. Areskoui veut du sang; il a parlé dans la tente sacrée!"

III

Le chant des Sauvages ne parvenait plus à mes oreilles que comme un bruit sourd et prolongé, et j'étais encore immobile au même endroit. Debout sur la pointe du rocher, je contemplais avec horreur l'abîme que j'avais vu se refermer sur l'intéressante victime. Je m'arrachai enfin à mes réflexions, et je pris le chemin du fort. Je frémissais à chaque pas; il me semblait entendre encore le chant terrible des sauvages, et le dernier soupir de leur victime.

H. L.

FOI, ESPERANCE ET CHARITE

La "Foi" répand sa vive lumière à travers les ténèbres; dévoile à nos regards les perspectives infinies de l' "Espérance", et emplit nos cœurs des joies pures de la "Charité".

Le DINER à GRANDE VITESSE

Dans l'été, Paris est encore supportable. On a du soleil, on voit quelques feuilles, on rencontre des marchands de fleurs; mais, en hiver, point d'air et point d'herbe. C'est le pays des omnibus, des parapluies et de la boue.

Autour d'un feu qui fumait, nous causions de la campagne.

—Je trouverais cependant bon, disait Emile, de marcher sur la mousse.

—Et de jouir du grand vent, disais-je à mon tour.

—Et de voir le givre aux arbres, disait Jean.

—Venez chez moi, dit Valentin ; j'ai de la mousse, du vent et des arbres; décembre y mettra le givre. Nous chasserons. Vous tuerez des lapins et peut-être un chevreuil.

Emile prit feu, se voyant déjà chargé de trophées. Il faisait ses invitations pour manger le chevreuil, et distribuait les lapins aux amis de second rang.

Nous trouvions, Jean et moi, qu'on nous annonçait là des triomphes invraisemblables. Des lapins! un chevreuil! Je n'ai point l'habitude de tirer sur ces innocentes bêtes; elles n'ont point, comme les *Premiers-Paris,* cette allure de fiacre à l'heure qui laisse tout le temps de viser...

Mais courir en forêt, le fusil sous le bras, par une belle pluie, par un beau brouillard, et jouir de toutes ces beautés de décembre! écouter les aboiements des chiens, entendre au loin la trompe du piqueur!.....

—Car, poursuivait Emile, nous aurons un piqueur. Avez-vous jamais vu un piqueur?

—Oui... dans les journaux illustrés.

—A cheval, reprenait Emile, avec de grandes bottes, le coutelas au côté, la trompe en sautoir, et un

habit vert. Le piqueur de Valentin ne vous méprisera pas; il est bon garçon; il sait des histoires qu'il conte drôlement, et, quand nous serons arrivés au rendez-vous de chasse, après avoir battu le bois, il nous fera une omelette. Oh! Jean! grand statuaire, quelle omelette!

* * *

Nous prîmes le chemin de fer.

Nous étions six dans le wagon: Jean le statuaire, Emile le peintre, moi, deux dames fort décentes, par conséquent muettes, et un monsieur fort décent aussi, coiffé, rasé, ganté, empaqueté, qui parla beaucoup, mais sans toucher à la politique, ni aux arts, ni à la littérature ni au commerce, ni à autre chose.

A la grande station nous dînâmes auprès de monsieur. Sa manière de dîner nous parut digne de remarque.

Il commença par chercher à se laver les mains, et n'y renonça qu'après plusieurs demandes adressées aux garçons, qui les reçurent mal.

S'étant assis, il trouva que sa serviette était humide et en requit une autre, qu'il attendit patiemment. En possession de sa serviette, il entreprit de nettoyer son verre, sur la propreté duquel il nous consulta et que nous ne trouvâmes point net. Il fit à son assiette la même opération.

Mais, après avoir bien frotté, bien retourné, bien regardé, il exigea une autre assiette et un autre verre. On le satisfit. Alors il coupa un morceau de pain et parut réfléchir.

—Messieurs, nous dit-il, pensez-vous que ce pain soit suffisamment cuit?

—Oui, monsieur, répondis-je.

—Non, monsieur, répondit Emile.

—Monsieur, répondit Jean, il faudrait connaître les usages et le climat du pays. Ce pain ne vous semble pas cuit; mais peut-être l'est-il comme il faut

pour les estomacs de céans. Les anciens conseillent au voyageur de se mettre à la cuisine des peuples qu'il visite. C'est pourquoi Alcibiade, à Sparte, se régalait de brouet noir, après un bain dans l'Eurotas.

—Monsieur, dit le monsieur, je saisis votre raisonnement. Cependant je mangerai du pain plus cuit; j'ai l'estomac susceptible.

Il demanda d'autre pain, et, comme on tardait, il en alla quérir. Nous étions au dessert quand il reparut, vainqueur, tenant un pain de gruau.

—Ce n'est pas sans peine, nous dit-il que je me suis procuré cette flûte. On voit bien que nous sommes déjà loin de Paris.

Il y avait sur la table de la volaille et du bœuf rôti. Il demanda du veau. On lui répondit que le veau était épuisé. Il nous consulta. Jean appuya le poulet. Emile aussitôt se prononça pour le bœuf. Notre homme était perplexe.

—Le bœuf, dit-il enfin, est plus tonique et convient mieux en voyage. Néanmoins je regrette le poulet.

Sur ce raisonnement il se servit une tranche de bœuf. Mais il fit de nouvelles réflexions.

—Le bœuf est lourd... Je prends du poulet.

Et il s'empara d'une aile de poulet.

En ce moment, le garçon faisait la recette.

Notre homme avait devant lui du bœuf et du poulet, et du vin dans son verre. On lui réclama trois francs. Cessant de manger, il s'occupa lentement de faire cette somme en monnaie; remarquant à demi-voix que les prix étaient *forts*.

—Vous voyez, monsieur, lui dit Jean, nous ne sommes pas si loin de Paris.

—La remarque, répondit-il, est bonne. Mais il est, je crois, temps que je dîne. L'heure vient.

L'heure était venue. On sonna le départ, tout

le monde se leva, et notre voisin avec plus de hâte que les autres, sans se donner le temps de vider son verre.

Nous le retrouvâmes dans le wagon, contant son aventure aux deux dames qui s'efforçaient de ne point rire. Il nous pria de lui dire combien nous avait coûté notre repas. Nous en étions pour trente sous.

—Eh bien! moi, messieurs, j'ai payé trois francs et je n'ai pas dîné. Mais, ce que vous trouverez piquant, c'est la troisième fois que pareille chose m'arrive.

Et il s'endormit, lisant l'Indicateur des chemins de fer.

Ls VEUILLOT.

Les ORANGES de VALENCE

Voici revenue la grande saison des oranges. Bien qu'il nous en arrive de tous côtés, l'orange d'Espagne—surtout celle de la région de Valence—n'a rien perdu de sa légitime réputation et continue à fournir un chiffre respectable au commerce d'exportation.

La récolte de la "valence" commence ordinairement vers le 25 octobre, lorsque les fruits ne sont encore que partiellement colorés. Les quelques jours de magasinage et la durée du voyage pour atteindre les divers marchés suffisent à leur faire acquérir une belle couleur jaune paille.

Les oranges sont récoltées dans des paniers flexibles en feuilles de palmier ou de sparte, et transportées au magasin d'emballage dans de curieuses voitures à trois étages, dont chaque étage porte en-

viron seize paniers contenant de deux à trois douzaines d'oranges.

Les fruits sont d'abord déposés dans le magasin et laissés en tas pendant deux ou trois jours, pour "purger", c'est-à-dire pour laisser évaporer l'excès d'humidité de l'écorce, ce qui les rend plus élastiques et plus aptes à suporter la pression de l'emballage.

On procède, ensuite, à leur classification et à leur empaquetage. Ces opérations sont faites à la main, par des femmes ou des jeunes filles payées de seize à dix-huit sous par jour. Le triage permet d'éliminer les fruits n'ayant même qu'un défaut très peu apparent.

Sur les grands marchés importateurs d'oranges de Valence, comme Liverpool, Londres et Hambourg, 1 p.c. de fruits gâtés dans une boîte suffit à la faire classer en seconde catégorie, ce qui amène une dépréciation d'au moins 25 à 30 sous par caisse.

Le papier de soie qui enveloppe les oranges était, autrefois, importé de France; on le produit, maintenant, dans le pays, et surtout à Alcoy, district de Valence. L'emploi de papier de soie portant le nom et la marque de l'exportateur, imprimés en or ou en couleur, augmente les dépenses d'emballage, non seulement du coût de l'impression, mais aussi de la main-d'œuvre supplémentaire nécessaire pour placer symétriquement les fruits dans les caisses.

Celles-ci sont en bois de sapin, de 40 pouces de longueur sur 12 de largeur et 16 de hauteur, divisées en trois compartiments et ficelés à l'aide de cordes de sparte. Elles contiennent environ 75 livres d'oranges, ce qui représente à peu près 420 beaux fruits ou jusqu'à 700 plus petits.

En 1912, l'exportation des oranges de Valence a dépassé 6 millions de caisses, et, comme la même

province se livre aussi à la culture et à l'exportation des mandarines, des amandes, des raisins, des melons, des tomates et des oignons, c'est au moins 14 à 15 millions de caisses qu'il faut fabriquer chaque année pour satisfaire à cet important trafic.

Cette fabrication occupe de nombreux ouvriers dans les scieries mécaniques de Valence et des environs. Les forêts de conifères qui couvraient, autrefois, les vallées voisines de la Turia et du Jucar fournirent, pendant longtemps, le bois nécessaire; mais, comme on a négligé les travaux de reboisement, on ne trouve plus, aujourd'hui, le moindre bois de sapin dans un rayon de 150 milles autour de la ville. Aussi est-on obligé de s'approvisionner aux îles Baléares, dans la zône côtière des Pyrénées, sur les bords du fleuve Minho, et même en Corse.

RECREATIONS

LES CHARADES

.. Charade vient du mot provençal *charrado,* qui signifie *conversation, causerie,* et dont le radical est *charro, bavarder.*

Ce mot est encore en usage dans nos campagnes canadiennes, où il est employé dans le même sens. C'est ainsi qu'on entend dire parfois, par quelque cultivateur qui parle d'un visiteur qui a été chez lui bavarder et faire la causette:

" Il est venu ici et il a fait des *charades* avec nous autres..."

Une *blonde* répondra de la même manière aux badinages de son *cavalier:*

" Quand vous aurez fini de *charader*..."

En dehors du langage familier, le mot est tombé en désuétude et n'est plus employé que pour désigner une sorte de jeu d'esprit.

La charade, comme jeu d'esprit, consiste à faire deviner un mot, que l'on définit vaguement dans ses parties, d'abord, puis dans son entier.

Pour faire une charade, il faut choisir un mot qui peut se partager en plusieurs autres mots comme *chiendent,* qui fait *chien* et *dent; orange,* qui fait *or* et *ange,* ou *châteaufort,* qui peut faire *chat, eau* et *fort.*

On décrit les parties du mot qu'on a choisi en employant les dénominations " mon premier ", " mon second ", " mon troisième " ou " mon dernier " selon qu'il y a lieu, puis " mon entier " ou " mon tout ",

Ainsi, en choisissant le mot préface pour en faire une charade, on peut dire:

On fauche mon premier;
On rase mon dernier;
On lit mon entier.

Le premier est *pré,* que l'on peut faucher; le dernier est *face,* que l'on peut raser; l'entier est *préface,* que l'on peut lire si l'on veut, quoi qu'on dise que cela ne se pratique plus guère.

Ce jeu offre un passe-temps agréable et on le pratique beaucoup dans notre ancienne mère-patrie, la France. Il procure une gymnastique intellectuelle qui ne peut que développer l'esprit, tout en exerçant les facultés de ceux qui s'en occupent.

Donnons un autre exemple:

Mon premier est cruel quand il est solitaire;
Mon second, moins honnête est plus tendre que vous.
Mon tout à votre cœur dès l'enfance a su plaire,
Et parmi vos attraits est le plus beau de tous.

Mon premier est *ver;* mon second est *tu;* mon tout est *vertu.*

On comprend que les mots qui peuvent se diviser en deux ou plusieurs mots, renfermant chacun un

sens propre et complet, comme *ver* et *tu* dans *vertu,* sont les seuls qui prêtent à la charade.

Ajoutons que la charade n'est pas toujours une simple devinette; souvent, elle cache un compliment ou une épigramme.

Ce genre de composition a joui d'une grande vogue à partir des dernières années du XVIIIe siècle.

Nous en citerons une dans le genre épigrammique:

Mon premier sert à pendre
Mon second mène à pendre,
Et mon tout est à pendre.

Mon premier est *lin;* mon second est *guet;* et mon tout est *Linguet.*

Voltaire ayant fait cette charade contre Linguet, celui-ci répondit non moins spirituellement et justement:

Quand on a fait mon premier,
On doit faire mon dernier,
Et mon tout est à rouer.

Mon premier est *vol,* mon dernier est *taire,* et mon tout est *Voltaire,* dont le petit nom était *Arouet.*

Le *Mercure Galant* et le *Mercure de France* donnèrent asile à ces productions, jugées dignes alors d'occuper l'attention de la cour, et partant de tous.

Une seule suffisait pour faire à un homme une réputation d'esprit.

Pour ceux de nos lecteurs qui jugeront la distraction digne d'occuper leurs moments de loisirs, nous en publierons quelques-unes dans chacun de nos petits volumes, et la solution sera donnée dans le volume suivant, avec les noms de ceux qui nous auront fait parvenir toutes les solutions correctes.

A trouver les solutions des charades suivantes;

Charade No 1

L'homme sage est toujours content de mon premier;
Rompre pour un grand cœur vaut mieux que mon dernier,
Et mon tout vers le ciel élève un front altier.

Charade No 2

C'est le premier de l'an, partout sur le chemin
Le pauvre nous demande,
Il attend ton *premier;* mets-le lui dans la main
Pour que Dieu te le rende.

C'est le premier de l'an, si votre cœur jamais
Ressentait mon *deuxième*,
Qu'il donne aux ennemis comme un baiser de paix,
Comme un pardon suprême.

C'est le premier de l'an, c'est le jour où partout
L'espérance rayonne,
Ah! demandons au ciel qu'en exauçant mon *tout*
D'heureux jours il nous donne.

Charade No 3

Mon *un* engloutit des trésors dans son sein,
Si mon *second* se fait, c'est grâce au médecin,
Et l'on peut voir chez soi mon *entier* apparaître
En allant consulter au mur le thermomètre.

Charade No 4

Animal, mon premier
Se sert de mon dernier
Pour manger mon entier.

Charade No 5

Les voyageurs sont fiers d'être dans mon premier;
Ce qu'on achète se paie plus cher que mon dernier;
Mais garde-toi, lecteur, de manger mon entier.

LA FILLE DU BRIGAND

Par EUGENE L'ECUYER.

LA ville de Québec est le théâtre où se jouent toutes les scènes de ce roman, dans la première partie du XIXe sciècle. Stéphane, appartenant à une famille très honorable de Québec, rencontre, dans un mauvais hôtel où un violent orage le fait entrer, une jeune fille accompagnée de son père. C'est le coup de foudre : ils deviennent immédiatement amoureux, et d'une façon irrévocable.

Stéphane, inquiet du rang social de la jeune fille fait procéder à des investigations. Quand il apprend, par des moyens que le livre donnera, que le père d'Helmina est un brigand, il tombe dans un profond désespoir. Mais il sait que la jeune fille est vertueuse et bonne. Il l'en aime davantange, mais il redoute le refus de son père contre cette mésalliance.

Il est intéressant de connaître l'histoire de cette bande de voleurs qui répandaient la terreur dans Québec et dont Maître Jacques, le père d'Helmina, est le chef redoutable et féroce, sous une apparence de politesse et de douceur. Mais, nous apprend le livre, Maître Jacques n'est pas le père d'Helmina. Son père, à Londres depuis de longues années, l'a laissée à un protecteur qui s'est ensuite mis dans la voie du crime. Ce père doit revenir bientôt. Maître Jacques, le sachant, et ayant appris l'amour d'Helmina pour Stéphane, veut précipiter les événements afin d'épouser Helmina qu'il aime passionnément ; il s'en ira ensuite avec elle dans un pays étranger pour y vivre du fruit de son brigandage.

Comment Jacques fait enlever Helmina, quelles avances il lui fait dans la caverne des brigands, comment Helmina est délivrée par son père qui est de retour, et qui elle épouse finalement, ce sont toutes des questions dont le lecteur trouvera les réponses en lisant ce roman d'un intérêt palpitant et soutenu du commencement à la fin.

Ce livre est tout à fait moral. Il peut être mis dans toutes les mains. Un beau volume in-12 d'environ 125 pages. En vente chez tous les libraires au prix de 25 sous, et chez les éditeurs :

L'IMPRIMERIE BILAUDEAU, Limitée,

71-73 rue des Commissaires,

MONTRÉAL.

CONCOURS LITTERAIRE

PRIX DE $25, $15, $10

La littérature ne fait pas vivre son homme, dit-on. Le public et les auteurs s'accusent réciproquement. Rien ne prouve mieux qu'il y ait des torts des deux côtés.

Nous voulons donner un modeste mais sincère encouragement à nos prosateurs. Nous n'enrichirons personne, mais nous espérons réveiller des énergies, susciter des efforts intellectuels.

Toute personne peut concourir. Nous laissons le choix libre entre le conte, la légende, le récit et la nouvelle. La composition devra fournir environ 25 pages de lecture à la "Bibliothèque Canadienne" qui publiera les envois du plus grand mérite. Il est entendu que nous ne tiendrons pas compte des décalques et des adaptations. Nous voulons des œuvres nouvelles.

On devra n'écrire que sur un côté des feuilles et envoyer son manuscrit avant le 15 mai. Le résultat du concours sera connu vers le 15 juin.

Nous donnerons $25 pour la meilleure composition, $15 pour la deuxième, et $10 pour la troisième.

Envoyer les manuscrits à

L'IMPRIMERIE BILAUDEAU,

(Concours littéraire)

71-73, rue des Commissaires, Montréal.